# **LETTRE** AUX COMMUNAUTÉS



### **VIOLENCES**

À CORPS... ET À CRI

mars - avril 1996

35 F

Corps cassé

Algérie : Résister à la violence

L'heure du souffle ou la violence de Dieu

### 477-1996 MISSION DE FRANCE ET ASSOCIATION

### Sommaire

Edito		
Le comité de rédaction	p.	1
Corps cassé Bernard TURQUET	p.	.3
Gosses des rues, miroir d'Afrique Arnaud de BOISSIEU	p.	16
L'espérance à l'épreuve Jean-Pierre MARGIER	p.	23
Algérie : L'élimination de l'autre Louis F.	p.	30
Algérie : Résister à la violence Dominique L.	p.	34
Ces lieux où le chaos menace Alain LE NEGRATE	p.	42
L'heure du souffle ou la violence de Dieu Benoît DESCHAMPS	p.	51
SOURCES	p.	64
UN LIVRE - UN AUTEUR Pascal de DUVE / Marie de HENNEZEL	p.	70
EN LIBRAIRIE	p.	72

La Lettre aux Communautés est un lieu d'échange et de communication entre les équipes de la Mission de France, les équipes diocésaines associées et tous ceux, laïcs, prêtres, religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Eglise, en France et dans d'autres pays. Elle porte une attention particulière aux situations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Eglise à Eglise en sorte que l'Evangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations.

Les documents qu'elle publie sont d'origine et de nature fort diverses : témoignages personnels, travaux d'équipes ou de groupes, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les différentes situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le Peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer plus fidèlement l'Evangile du Salut.

in 1994, nous avions hésité à publier un numéro sur le Sida. Nous écrivions alors : « Qui sommes-nous pour aborder la réalité du Sida qui percute l'Espèce dans ses profondeurs : l'amour, le sexe, le sang, la mort, la semence, la naissance et sa gestation, la jeunesse ? ». Nous a surpris alors la découverte de tout un faisceau de présence, d'une sorte d'entêtement de fraternité humaine. Et la récente publication du texte de la Commission sociale de l'épiscopat : "Sida, la société en question" nous encourage à poursuivre cette tentative : délivrer la parole enfouie dans nos pratiques quotidiennes.

En ouvrant cette série de deux numéros sur la violence, la même hésitation nous reprend. Est-ce le souci de ne pas ajouter au voyeurisme qui s'étale sur les écrans ? N'est-ce pas plutôt la peur d'un gouffre qui, nous le savons, est une épreuve de foi ? Nous sommes en effet à la frontière entre le cri et la parole. Le cri nous traverse, que ce soit celui du corps cassé d'un accidenté, celui d'une ville cassée comme la Seyne-sur-Mer, celui d'une jeunesse cassée comme celle de Dodoma ou de Villetaneuse, celui d'un peuple cassé comme celui d'Algérie. Depuis la question posée à

Caïn dans la Genèse : « Où est ton frère Abel ? » jusqu'à ce tag qui envahit les murs de la ville : « Fred, on t'aime », ce cri n'a jamais cessé, d'autant plus insoutenable qu'il s'agit du frère aimé.

Mais Bernard, Jean-Pierre, Arnaud, Alain, Louis et Dominique ne font-ils que crier ? Quelle attitude perce à travers la litanie de la douleur, du doute, de la révolte et de la colère ? Quelle parenté avec ces deux figures développées par Benoît Deschamps, celle d'Abraham quand la foi émerge de l'idôlatrie et celle de Jésus sur son chemin de passion ?

Le Vendredi Saint, dans toutes les églises d'Egypte, se tient un office étrange. Une heure durant, les fidèles entassés, tournés successivement vers les quatre points cardinaux, répètent 400 fois le même Kyrie Eleison. Comme s'ils s'imprégnaient de toute la misère du monde pour l'exhaler devant Dieu, dans une plainte qui se mue en prière.

Nous sommes sans doute trop cérébraux pour extérioriser ainsi un ressort décrié de notre humanité, celui de la compassion. Ne nous hâtons pas de conclure, mais gardons les yeux fixés sur cet espace irréductible, attesté à travers les siècles, par un Cyprien comme par un Jacques Sommet, celui du coeur de l'homme et de sa liberté. Il va falloir continuer notre quête.

Le comité de rédaction

# Corps cassé

**Bernard TURQUET** 

Bernard était en équipe au Brésil, quand il fut victime d'un très grave accident de moto. Par son récit, nous découvrons la violence soudaine et brutale mais aussi cette onde de choc qui envahit les jours, les nuits, les nerfs et le coeur ; corps cassé, au quotidien, parmi les autres.

Les trois années passées d'hôpitaux en hôpitaux et dans diverses formes de rééducation, constituent une expérience difficile à transmettre. Impression de revenir d'une autre planète, différente et profondément transformée.

### Dans le tunnel entre la vie et la mort que vais-je devenir ?

Comment cela va-t-il tourner ? Vaisje mourir ? Interrogations permanentes sur mon maintien en vie, dans un contexte où se mêlent le réel et l'imaginaire, valse des examens, des piqûres. On ne sait rien du pourquoi et des résultats. Je traverse des moments de grande fatigue, d'angoisse, de brouillard et de demi-conscience.

Et puis la souffrance s'installe, une souffrance aiguë, qui vous taraude pendant des heures toutes les nuits. Je regarde ma montre croyant qu'une heure est déjà passée, alors qu'à peine quatre à cinq minutes se sont écoulées. Souffrance telle

que je mets les draps entre mes dents pour que les autres n'entendent pas mes pleurs. Dans ces moments-là, le corps n'est plus qu'un cri. Combien de fois, le soir, quand je prenais mes médicaments pour essayer d'atténuer la douleur (ils ne faisaient rien d'ailleurs, car la morphine est impuissante sur ce type de douleurs) je me disais : « Ah, vivement que je m'endorme! » Désir de s'endormir définitivement pour ne plus souffrir. Maintenant, je comprends les gens qui en arrivent à se suicider. Car certains jours, trop c'est trop.

Avec la souffrance, il faut gérer la perception de son handicap, un handicap irréversible. J'en ai eu la prémonition très tôt. Quand j'étais à Volta Redonda en réanimation, j'ai fait remuer mes bouts de pieds et j'ai pensé: « Bon, c'est bon de ce côté là. » Puis j'ai essayé les doigts de la main gauche: « Ça va. » Puis ceux de la main droite, pas un ne remuait, je me suis pincé et je n'ai rien senti, « c'est foutu » me suis-je dit. Il faut alors se dire que désormais on restera manchot toute sa vie.

En même temps que ce handicap, arrive la prise de conscience de tout ce que

vous ne pourrez plus faire. Un long et difficile travail de deuil commence Pour moi qui suis un amoureux de la montagne, de la nature, des grandes marches, des escalades, du ski, de la nage... Il est dur d'admettre que tout cela est maintenant terminé. En même temps, on est heureux de tout ce qu'on a pu faire avant. Je crois très important, quand on rencontre un handicapé, de valoriser tout ce qu'il a pu faire auparavant.

L'handicap, c'est en même temps le regard des autres. On lit dans les yeux de l'autre, l'émotion, l'image quelquefois intolérable que vous lui retournez. Je pense à un copain de la Mission qui a visiblement abrégé le temps de sa visite, parce qu'il ne pouvait pas supporter de me voir dans cet état. C'était trop fort pour lui.

A tout cela se superpose la douleur à la fois psychologique et spirituelle d'une déchirure irrémédiable d'avec les communautés du Brésil. Sans cesse, me revenaient les visages de ces communautés, le nom de ces hommes, femmes et enfants que j'avais aimés là-bas... J'en pleurais, à

chaque lettre reçue, à chaque nouvelle qui venait de là-bas. Impression douloureuse d'être un arbre dont on a coupé toutes les racines! On se sent déraciné, comme foudroyé. Je vivais de ces communautés, je vivais aussi de ces mouvements populaires. Je m'y sentais bien et les gens me reconnaissaient. Ma vie se réalisait dans cet échange avec un peuple et cette confiance des plus pauvres.

Dix, vingt, trente fois par jour !! J'ai envie de crier : « Pourquoi cette séparation ? » Je me souviens de l'affection qu'ils m'avaient manifestée lors de mes vingt-cinq ans de ministère. Une vraie fête à la brésilienne avec plus de 1 000 personnes : des gosses partout... une pagaïe incroyable, mais quelle joie et quelle vibration commune !

En même temps s'infiltre la certitude qu'on est, à la fois, proche et loin d'eux. Nous sommes séparés, la déchirure est irrémédiable. Mais, peu à peu, une sorte de perception se fait jour dans un clair-obscur : un lien vivant et mystérieux traverse la mer. C'est peut-être ça la communion des Saints.

### L'indispensable présence des autres

Les autres, c'est d'abord les autres hospitalisés, qui sont les plus proches. Cette rencontre des autres se fait à différents degrés, suivant qu'on est ou non dans son lit. Quand on est dans son lit, on demande que la porte reste ouverte, pour voir ceux qui passent dans le couloir et on fait un petit geste, un petit signe. Et c'est extrêmement important ce geste et ce signe d'amitié. Parfois certains rentrent. On les appelle même. Quand on est dans son fauteuil roulant, on peut alors se déplacer et aller au-devant des autres. C'est une grande étape. Après, quand on est capable de marcher, c'est la liberté d'aller et venir à sa guise !...

La présence des autres, c'est aussi l'amitié, l'affection, l'importance des gestes corporels. J'ai réappris, au moment même où j'étais blessé dans mon corps, l'importance des caresses et des baisers. Déjà les Brésiliens me l'avaient un peu appris. Dans « um abraço » il faut sentir l'autre, le palper, sentir la chaleur, le presser sur sa poitrine, tout ça avec beaucoup

de délicatesse. On est un corps. Il nous faut réapprendre l'importance des gestes corporels, comme tenir la main et embrasser. Maintenant, je n'ai plus aucune fausse pudeur pour embrasser, sentir la chaleur de la joue de l'autre, sentir qu'il est vivant, qu'il a une chaleur à me communiquer, et que je peux lui communiquer une chaleur; tout cela ne passe pas simplement par le dire mais aussi par le toucher.

La présence des autres, c'est aussi faire ouvrir les portes, pour aller au devant des nouveaux qui rentrent à l'hôpital, au-devant des jeunes. Les jeunes et les plus vieux sont, à mon avis, deux catégories spécialement fragiles. Souvent j'allais voir régulièrement ceux qui m'avaient confié leur séropositivité.

Il faudrait aussi souligner l'importance du rire ensemble. Avoir de bonnes histoires, de bonnes blagues, c'est capital! L'attention aux autres, ce sont aussi les livres prêtés, dont on peut reparler. Les autres c'est aussi la télé ensemble, le silence ensemble. C'est encore jouer au Scrabble, se montrer des photos des enfants et des

petits-enfants, c'est aussi le téléphone de lit à lit, qui permet de communiquer sans se déplacer. Je repense à cette femme qui était tétraplégique, dont le père venait de mourir à l'hôpital. Je lui ai téléphoné la veille de l'enterrement. Pour elle ce fut un moment très important. Elle me l'a redit après.

Les autres, c'est aussi tout ce qu'on peut inventer comme communication dans un hôpital. Les gens ne connaissaient pas l'hôpital et nous leur disions : « Venez, on organise aujourd'hui le grand tour. » On prenait la liste, il y avait les béquillards, ceux qui étaient en fauteuil. On avait besoin des béquillards pour ouvrir les portes! Quelle formidable entraide! Ces liens perdurent parfois bien au-delà de l'hôpital. Certains sont partis depuis août dernier et nous formons un réseau où l'on se donne mutuellement des nouvelles.

Finalement, dire aux autres de mille manières : « Tu existes pour moi. » Je crois que c'est ça qu'on attend tous : « Tu existes pour moi. » « Si tu es venu me voir, c'est que je compte pour toi, c'est qu'il y a quelque chose qui passe entre

nous. » Laisser également deviner qu'on a besoin des autres pour exister. On n'a pas simplement à donner. Et je crois que quand on traverse un moment comme ça, on devient quêteur, on est en quête d'affection, d'amitié et cela me paraît normal.

Et puis on découvre, bien sûr, la solitude des autres, certaines personnes âgées – je me souviens de cette mémé qui avait brodé un bandeau pour son kiné, qu'elle lui avait remis en grande pompe le jour de son départ – tout le monde était dans le coup, et sur le bandeau il y avait : « A mon Fifi d'amour » parce que le kiné s'appelait Fifi et la grand-mère avait 83 ans. Elle le lui a remis avec beaucoup d'émotion. Quand elle a quitté l'hôpital, elle pleurait. Elle était prise dans un réseau; on se soutenait mutuellement.

Il y a aussi l'angoisse, celle des jeunes qu'on rencontre, les T.S. (les Tentatives de Suicide). Je suis frappé du nombre de jeunes qui font des tentatives de suicide. Les grands handicapés aussi : c'est une chance pour moi d'avoir vécu trois mois dans la même chambre qu'un tétraplégique complet. Là, vous voyez de près

ce qu'est la perte d'autonomie complète, quand vous n'avez plus de fonctions motrices, de fonctions fécales, de fonctions urinaires, de fonctions sexuelles et que pour tous déplacements il faut appeler et attendre quelquefois une demi-heure ou quarante minutes pour aller à la table, tout l'univers se passe dans quelques m². Il avait 43 ans et il me disait : « Bernard, tu pourrais me dire quel est mon avenir ? Une balle cela coûterait moins cher à la sécurité sociale! » Et en même temps il me disait : « Je suis étonné de la ressource qui est en moi pour endurer tout ça. »

Et on découvre aussi, on reçoit aussi la tonicité, la force de certains. Je pense spécialement à cet homme qui depuis plus de trois ans est atteint de « Guillain Barré ». Vous vous réveillez un matin, il n'y a plus que les cils qui fonctionnent et la bouche. Quelle angoisse et quelle lutte de titan pour reconquérir son autonomie!

Les autres, c'est aussi tous ceux qui viennent à l'hôpital, qui viennent en visite : les visites, les lettres, le téléphone. Tout ça, c'est très important. Moi, je crois que quand on n'a pas le temps de faire

une visite, il faut donner un petit coup de téléphone. Vous ne pouvez pas savoir ce que ça fait plaisir. C'est pareil : tu existes pour moi, tu me signifies l'amitié et moi j'ai besoin de toi pour exister aussi. Et le téléphone, cela peut se donner n'importe où et cela ne prend pas beaucoup de temps.

Evidemment dans les premiers temps, les visites sont limitées. C'est Jean-Marie Ploux qui me l'a dit. Un jour, il est venu me voir et au bout de trois minutes je lui ai dit : « Eh bien, tu es gentil d'être venu, et tu peux repartir ! » Evidemment, le gars se dit : « Trois heures de déplacement ce n'est pas très gratifiant. » Mais c'est quand même très important, et on n'est pas toujours dans cet état là.

C'est indispensable parce qu'on se dit : « Il pense à moi ; je compte pour eux. » Et puis c'est très important pour les nouvelles que l'on reçoit de l'extérieur. Ne pas s'enfermer sur soi-même ; même dans l'hôpital, rester constamment avec des yeux ouverts sur l'extérieur. Il y a la télévision, les livres, mais il y a aussi les

visites. Et moi je sais qu'il y a des visites qui m'ont fait extrêmement plaisir : tous ceux qui sont venus me donner des nouvelles de Chine, d'Algérie, du Brésil, d'Afrique, de Tanzanie en particulier. C'est très important. En même temps, on se sent partie prenante de l'effort de tous ces copains. Comme je disais à Dom Waldyr: « Je fais toujours partie du diocèse, mais je suis à l'arrière-garde. » Et ce qui est très important dans cette présence des autres, c'est la fidélité. Si vous ne pouvez pas venir une fois, vous téléphonez. J'admire Michel qui vient me voir presque toutes les semaines, et cela me fait un grand plaisir, j'attends ses visites un peu comme le Petit Prince : « Quand je sais que tu viendras à 4h, à 3h je suis déjà heureux. » Ne pas avoir peur - je dis ça pour les copains, toujours dans le cadre des visites - de gestes religieux, de mettre un peu sur la table la question religieuse, avec délicatesse. Vous savez, quand on traverse que ce soit la grande vieillesse, la perte d'autonomie, il y a un débat intérieur formidable et souvent on ne l'exprime pas. Je vais prendre trois exemples qui m'ont marqué : d'abord, ce fut une visite de Philippe. Très délicatement, il m'a

remis la prière d'une carmélite de Nogent. Quand vous êtes entre la vie et la mort – j'étais à ce moment là dans un état critique – cette prière m'a beaucoup aidé.

« Ce qui se passera de l'autre côté

Quand tout pour moi aura basculé dans l'éternité

Je ne le sais pas

Je crois seulement qu'un Amour m'attend Je sais qu'il faudra me faire pauvre et sans foi,

Le bilan de moi. Mais ne pressez pas de désespérer

Je crois tellement qu'un Amour m'attend. Etc.

Et cela termine

Croire obstinément qu'un Amour m'attend. Si je meurs, ne pleurez pas, c'est un Amour qui me prend

C'est un Amour qui m'attend

Qui va m'ouvrir tout entier à sa Voie, à sa lumière. »

Je dois dire que laisser – une parole, un poème – délicatement à quelqu'un qui est en débat intérieur, parce qu'il ne sait pas comment ça va se terminer, et qu'il est évident que se reposent fondamentalement la question de la vie, de la mort, de Dieu, c'est très important. Et il y aurait une fausse pudeur, je pense erronée, à ne pas évoquer quelque chose que vous avez lu, quelque chose qui vous a fait du bien et auquel vous croyez.

Deuxième exemple de cette place du religieux dans le contact avec les malades. C'est un jour à l'hôpital, j'étais opéré du bras et c'était Pâques. Et Pierre Lethielleux – on a été ordonnés ensemble – est arrivé avec des fleurs et l'Eucharistie. Mais c'est génial! Et pourquoi cela m'a fait plaisir? Parce qu'il m'a dit « Je me rends bien compte que de ton lit on ne voit pas de fleurs. » Et je me dis « Fêter Pâques comme ça, c'est extraordinaire. »

Et puis il y a également ces copains qui sont venus un jour avec Jacques Purpan – ils étaient cinq ou six – ils ont tout juste demandé l'avis au voisin et on a célébré une messe un peu accommodée, cela a été formidable.

Tout ça c'est à l'intérieur de ce qu'on pourrait dire sur l'indispensable présence des autres.

### Un débat intérieur : la souffrance a-t-elle un sens ?

Quand on traverse des épreuves lourdes, on se débat souvent dans le silence. Chacun porte son handicap, sa souffrance, son inactivité qui lui pèse ; certains se révoltent, d'autres non. Pour moi, je me suis dit, l'état où tu es, ce n'est pas de la faute de Dieu, c'est le résultat de la bêtise, de l'inconscience des hommes, c'est évident : un type qui n'a pas respecté les règles élémentaires de la circulation. La pensée de la mort, au milieu de ces épreuves, devient omniprésente. Je le sens très bien quand, par exemple, mon bras est toujours glacé. Le sang circule très mal et le soir, quand je me couche, j'ai cette main complètement glacée sur ma cuisse et je me dis : « Oui, ça c'est l'avant-goût, les prémices de ta propre mort. » Il est évident qu'avec un membre comme ça qui ne fonctionne plus, un membre qui est déjà mort (c'est comme une branche morte) c'est évident que vous êtes constamment rappelé à la mort, non pas pour se traumatiser, mais comme une réalité qu'il faut inscrire peu à peu dans sa propre vie.

Alors il y a toute une réévaluation qui s'est faite de la foi. La résurrection, le mal, la souffrance : à quoi je crois réellement? Quelle est la véritable proposition de Jésus-Christ? Je crois que la prière est très importante pour se resituer dans l'amour que Dieu nous offre. Cette offre, ce plan d'amour sur les hommes, est-ce que tu veux y prendre ta place et comment? Et on se découvre alors à ce moment là, autant croyant qu'incroyant. On a dit de belles paroles, de belles phrases, on y croyait; mais quand on est au pied du mur, comme ça, on se dit « et oui, c'est vrai, je suis autant croyant qu'incroyant. » Et également le fait d'accompagner par exemple Michel, ce jeune Fils de la Charité mort du sida, m'a beaucoup aidé dans ce sens-là. Et le fait d'avoir côtoyé la mort, c'est vrai, vous rend plus fort et en même temps plus sensible à la mort des autres. Je voyais Michel, en phase terminale du sida, dans son petit fauteuil, on mangeait ensemble; il y a une sorte d'instinct, il a dit : « Moi, je veux être à côté de Bernard. » Une sorte d'harmonique qui se produit immédiatement. On se trouve sur une certaine longueur d'ondes. Et une fois que le repas

a été fini, chacun allait à ses habitudes, à sa télévision, à son petit bureau, à son petit journal et Michel restait là comme ça et vous voyez, le fait d'avoir été handicapé m'a rendu plus proche de lui et en même temps je lui ai donné cette prière, aussi simplement que Philippe l'avait fait ; et il a fait avant de mourir quelque chose d'absolument extraordinaire, il a fait une réunion de tous ses amis ; il a reçu le sacrement des malades. On a dit une messe un peu abrégée parce qu'il ne tenait plus beaucoup debout ; il a remercié ; il m'a demandé de lire cette prière et trois jours après, il était mort.

Alors le débat porte – et là je n'ai pas fini de le résoudre – sur la souffrance rédemptrice. Point d'interrogation ? Le Christ m'a racheté par ses souffrances. Est-ce que ce sont vraiment les souffrances qui rachètent ? Et on parle beaucoup de rachat, de prix à payer, de rançon et on peut relire St Paul ; c'est quand même bien présent dans St Paul, y compris dans les disciples d'Emmaüs. Alors que la souffrance est absurde, comment racheter l'humanité par l'absurdité ? Ce n'est pas possible.

Il faut repasser au tamis tout cet aspect doloriste d'une certaine spiritualité; il faut comprendre autrement. Et là, j'ai cherché pendant très longtemps, j'étais en quête de ça et la seule chose que j'ai trouvée, j'ai lu des livres qui étaient très bien foutus mais visiblement écrits par des bien portants. Cela se sent tout de suite. Les handicapés ressentent avec une particulière acuité ce que l'on pourrait appeler l'insolence de la bonne santé des bien-portants. Un jour, je l'ai dit à une religieuse très sympa, de Berck, une DMC: « Je vais te le dire aussi franchement que je le pense, la manière dont tu te présentes, tu es éclatante de santé... et moi, je sens ça comme une sorte de gifle. »

Je voudrais vous recommander ce petit livre de Xavier Thévenot, lui même gravement atteint, « Souffrance, Bonheur, Ethique » – en particulier tout ce qui est dit sur la souffrance –. On sent tout de suite que ces pages ont été écrites par quelqu'un qui côtoie la souffrance. Voilà ce qu'il dit : « Il y a une erreur à penser que le sens de telle épreuve peut exister quelque part, que je vais trouver le sens de la souffrance. Dans le ciel des idées,

pourrait-on dire, indépendamment de celui qui souffre, la tâche de celui-ci (du souffrant) serait alors de trouver le sens caché qui lui préexisterait comme une sorte de fatalité. En réalité, la réflexion nous apprend que s'il est possible à l'homme, donc à l'homme souffrant, de découvrir un sens global à la vie, devenir plus homme, le sens de chaque événement n'est pas inscrit comme un destin dans un arrière-monde. Alors toute la question ce n'est pas de se dire quel est le sens de la souffrance. C'est dire, étant souffrant aujourd'hui, quel sens je peux donner, moi, à cette vie, dans cette nouvelle condition. C'est tout à fait différent. C'est à l'homme de donner sens aux événements qui l'atteignent pour maintenir ouverte son histoire; devant telle épreuve, la question à poser n'est donc pas "quel est le sens de cette épreuve", mais comment donner sens à ma vie malgré le non-sens qu'y fait pénétrer cette épreuve. » J'ai trouvé ça très fort. C'est excellent ça. « La signification des moments de mon existence n'est pas une chose qui existe indépendamment de moi, c'est une vérité qui se construit dans un double mouvement : tout d'abord un mouvement de prise en

compte et d'accueil de toute la réalité qui m'entoure. Je viens d'apprendre que j'ai à vivre un handicap grave ; je peux compter sur des proches pour m'entourer ; j'ai les ressources financières ; je me connais avec telles fragilités psychologiques ; j'aime prier. C'est avec toute cette réalité et bien d'autres encore que je vais devoir continuer à donner sens à ma vie. Pour ce faire, il me faut les accueillir réalistement dans ce qu'elles ont de beau et de raté. Autrement dit, il faut être objectif devant les réalités, voir les richesses et les faiblesses qu'on a. Ce premier mouvement est en quelque sorte celui de la passivité. Mais un deuxième mouvement, celui de l'activité, voire du combat ; je vais me battre contre les diminutions que cet handicap engendre en moi; alors qu'il semble abîmer ma vie et la rendre moins féconde, je vais chercher à utiliser toutes les ressources qui sont miennes pour donner sens quand même à mon existence et peut-être créer des façons d'être que je n'aurais même pas soupçonnées avant de souffrir. Transformer le "chercher le sens" en "donner sens" c'est redevenir auteur et non pas seul maître - de son histoire. » (Pages 28-29) Je trouve ça très fort.

#### Une autre sensibilité

Je voudrais souligner un autre point : c'est une sensibilité changée. Quand on traverse ce type d'épreuve, qu'on soit cancéreux, sidaïque... tous ceux qui traversent ces grandes épreuves et en particulier celles, soit qui amènent vers la mort, soit qui vous laissent des séquelles profondes, vous changent la sensibilité. Et je dirai : ça élague, ça modifie et ça abîme. Ça élague quoi ? Tous les fauxsemblants et toutes les fausses pudeurs, tout le paraître, tout ce qui est secondaire finalement. Ça modifie le temps qui n'a plus le même sens pour celui qui est handicapé et pour celui qui ne l'est pas ; le métro arrive, je suis à un mètre, ça ouvre, les portes se referment, j'attendrai le suivant et puis voilà! De même que pour écrire une lettre, il faut compulser des dossiers; ceux-ci tombent par terre; il faut que je ramasse tout. Cela prend quarante-cinq minutes pour écrire trois lignes... et cela se passe toute la journée comme ça. Le temps n'a plus la même dimension. Cela modifie le rapport au corps, son propre corps, et au corps des autres. Quand je me regarde dans la glace,

c'est évident, j'ai une certaine vision de moi-même qui est modifiée par rapport à celle que j'avais. Et par rapport au corps des autres; tout ce que j'ai dit sur l'importance des gestes corporels. Et je vis avec cette idée : cela modifie également la représentation que je me fais de moimême. Désormais je suis un handicapé, et il faut l'accepter sans trop de traumatismes et essayer non seulement de faire avec - parce qu'on n'accepte jamais son handicap, on fait avec, on le surmonte, on l'utilise au mieux pour en faire sortir des chemins nouveaux, mais on ne l'accepte pas, dans le fond. Cela avive les possibilités qui me restent, un peu comme un aveugle a développé d'autres possibilités non seulement physiquement mais psychiquement et on en revient à l'essentiel ; cela avive l'essentiel qui est quoi ? Je dirais trois mots tout simples : l'amitié, la beauté et la vie. En même temps, que ça avive le désir d'être plus proche des souffrants. Au milieu d'une épreuve comme celle là, on développe une hypersensibilité, alors qu'il y a du bon et du mauvais, parce qu'on va être sensible à n'importe quel geste, au moindre petit geste. Par exemple, un jour, j'allais à l'hôpital et je

vois un petit bonhomme de 10-12 ans, qui est là, qui pétait d'intelligence et je lui dis : « Où tu vas ? Tu vas à l'école ? » Je n'avais pas réfléchi que c'était le mercredi. « Non, non, il dit, je vais à mon club d'échecs. » Alors on se met à discuter des échecs (le feu rouge n'en finissait pas de ne pas passer) et il me dit : « Qu'est-ce qui vous est arrivé ? » Je lui explique simplement, et on fait un bout de chemin et, après, il me fait : « Au revoir, Monsieur. »

Cela développe une affectivité plus libre qui ose se dire, se manifester sans aucune fausse pudeur - comme j'ai dit embrasser, serrer, tenir la main - une affectivité qui sait également quémander un peu d'amitié. J'ai besoin de ton amitié pour vivre - autrefois, j'étais beaucoup plus autonome. Pour vivre, je me disais, je vais aller en montagne, je vais faire telle escalade. Maintenant, je suis ramené à des choses toutes simples, à l'amitié, au beau et au vrai et avec une mobilité tout à fait réduite. Voilà, merci! Je n'hésite pas non plus à dire merci. Je dis beaucoup plus souvent merci qu'avant, parce qu'il est évident que j'ai besoin des autres et c'est normal que je leur exprime ce merci. Ils y ont bien droit. Et s'ils m'ont fait plaisir, je le leur dis.

### Se reconstruire humainement et spirituellement : trouver des chemins nouveaux

D'un côté, on est beaucoup plus limité - c'est évident - pour sortir, se déplacer, pour écrire, pour l'usage du temps (on fait moins de choses). Quand on se met au lit, le soir, et quand on récapitule ce qu'on a fait, on se dit qu'on n'a pas fait grand chose. Plus limité, mais plus riche et en même temps plus attentif aux autres, plus fraternel, plus amoureux de la vie, et il y a au milieu de tout cela une reconstruction à faire, qui est lente, patiente. J'étais en contact avec un groupe brésilien d'handicapés. Une brésilienne de ce groupe, ellemême dans un fauteuil roulant, m'a dit simplement cette phrase : « Tu sais, Bernard, chacun a une vocation, » C'est tout ce qu'elle m'a dit. Et je pense que tout le travail à faire c'est précisément de retrouver à travers des données différentes, notre vocation : à quoi on est appelé, à

travers cette nouvelle situation? Retrouver sa vocation dans ce nouvel état, c'est dire finalement: « Qu'est-ce que Dieu attend de moi, au milieu des autres? » Alors pour cette reconstruction, il y a évidemment un long travail où il y a place pour la prière, pour l'Evangile, où la place des autres est, comme je l'ai souligné, tout à fait fondamentale.

Enfin, il y a toujours, pour reconstruire, la perception qu'on a un message à donner, nous les handicapés. Et là il faudrait relire tout ce que dit Jean Vannier qui est absolument formidable, là-dessus. Une phrase clef de J. Vannier est de dire: « On savait depuis longtemps que les faibles avaient besoin des forts. Mais la nouvelle de l'Evangile c'est que les forts aient besoin des faibles pour exister. » Et je crois que c'est tout à fait vrai (on pourrait développer ça longuement, je vous renvoie à Jean Vannier). Accepter d'avoir

besoin des autres, valoriser la vie, accompagner les souffrants, faire respecter la dignité des petits, des handicapés, de ceux qui n'ont pas eu leur compte de vie, je me dis, tout ça c'est un long travail de reconstruction.

Enfin, en terminant, je voudrais dire combien – et je m'en rends compte avec le recul – finalement au cours de ces deux ans, j'ai été porté par les copains de la MDF, pas simplement par eux. Il est évident que tout ce tissu d'amitiés, de signes fraternels, est extrêmement important. En même temps, j'ai été aidé du point de vue papiers, du point de vue retraite, ce qui est extrêmement important, parce que quand on est au fond de son lit, ou qu'on est handicapé, ou quand le cerveau ne marche plus très bien, comment résoudre tous ces problèmes de papier, cette bureaucratie qui est un peu compliquée.

# Gosses des rues, miroir d'Afrique

Arnaud de BOISSIEU

Lorsque vivre c'est d'abord survivre, l'enfance, la jeunesse des villes d'Afrique croisent souvent des chemins de violence : la rue, c'est une autre planète, sans famille, sans maison, sans école... Arnaud, prêtre en équipe en Tanzanie, est en lien avec les jeunes de Dodoma. (\*)

Fikra a quitté Dodoma pour Dar es-Salaam dans le but explicite de mettre 500 km entre sa famille et lui : politique de l'autruche, pour fuir les nombreux problèmes familiaux.

Je l'ai connu à l'hôpital de Dar es-Salaam, où il était soigné pour une jambe cassée par une voiture, en fuyant une rafle nocturne de la police sur le tas d'ordures où il avait élu domicile. La jambe à peine remise, et n'écoutant que mon bon coeur, je l'ai ramené chez lui à Dodoma. Pas de succès! Trois semaines plus tard, il était de retour à Dar es-Salaam.

Pour la deuxième tentative, j'ai attendu d'avoir un lieu à lui offrir à Dodoma.

Cela fait maintenant un an qu'il semble s'y plaire, même si le sevrage du peu de cocaïne auquel il avait goûté ne s'est pas fait sans mal.

Je ne connais pas l'histoire des gosses des rues en Afrique, en général. J'ai au moins quelques idées sur ce phénomène en Tanzanie.

En Tanzanie, ce phénomène est assez récent, beaucoup plus récent que dans bien d'autres pays d'Afrique: une dizaine d'années environ. Selon les opinions politiques de chacun, on y verra un succès du socialisme à la Nyerere (maintien des populations à la campagne), ou bien la preuve de son échec, la pénurie de biens dans les villes n'attirant même pas les gosses.

Mais succès ou échec, les gosses des rues sont maintenant bien là : peut-être trois mille à Dar es-Salaam, un certain nombre d'autres dans toutes les grandes villes du pays.

La Tanzanie est grande comme deux fois la France, et la capitale actuelle, Dar es-Salaam, deux millions d'habitants, est située sur la côte tournée vers l'océan indien. C'est là naturellement que vont converger les gosses en rupture de famille.

J'habite à Dodoma, petite ville de 200 000 habitants située à l'intérieur du pays, future capitale désignée par Nyerere, mais qui a bien peu de chance de le devenir effectivement un jour.

### Baudruches et gosses des rues

Dégonflons d'abord quelques baudruches : l'image d'un gosse des rues pauvre, malheureux, mal nourri et malade, en un mot inspirant la pitié, est à remiser tout au fond du placard aux idées fausses!

Un gosse des rues est d'abord un gosse financièrement à l'aise: les petits métiers qu'il exerce, légaux ou non, lui assurent d'assez confortables revenus: on estime qu'il gagne de vingt à trente mille shillings par mois, chiffre que l'on doit comparer au salaire minimum légal: dix sept mille shillings; et si l'on ne peut pas vivre avec ce salaire minimum, les gosses s'en tirent plutôt bien, même s'ils s'estiment, eux, toujours fauchés.

Que font-ils de cet argent ? Ils consomment ! Et que feraient-ils d'autre, puisqu'ils n'ont ni logement stable, ni rangement possible : alors à chaque jour suffit sa peine, et puisque les économies sont impossibles, les dépenses sont toujours immédiates.

S'ils mangent mal c'est qu'il n'en font qu'à leur tête, sans aucun souci d'hygiène ou d'horaire : festin aujourd'hui, ventre vide demain, c'est le piment de cette existence.

L'hygiène ou la santé? Ce sont les cadets de leurs soucis: les quelques sous vaillants qu'ils ont, ils vont les dépenser par exemple dans ce fléau moderne que sont les vidéos de quartier, où l'ont ne voit que des séries B stupides et du karaté, tout cela dans une langue qu'ils ne comprennent pas, la langue nationale de la Tanzanie étant le kiswahili.

Un gosse des rues, c'est un gosse qui a délibérément choisi d'être en vacances perpétuelles. Ni parents ni écoles, ni dieux ni maîtres, un peu de rien à personne, et surtout pas aux âmes de bonne volonté. Hamza a déjà fait deux tentatives pour se joindre à notre centre. Mais à chaque fois, malgré des progrès certains, il n'a pas réussi à tenir : l'avantage scolaire qu'il gagnait au centre ne contrebalançait pas, tous comptes faits, les pertes financières qu'il y subissait.

Dynamiques, ils le sont suffisamment pour construire un petit réseau de relation et de travail ; débrouillards, comment ne le seraient-ils pas, quand ils sont capables de se nourrir, de voyager gratis sur des centaines de kilomètres, de faire leur trou partout.

Issa, dix ans, ayant une très mauvaise vue, a passé quelque temps dans notre centre, à Dodoma; de temps en temps, il disparaissait pour quelques jours: « Où étais-tu? » Réponse: « Je suis allé passer le week-end à Dar es-Salaam. »

Au fond, ces qualités de débrouillardise, de dynamisme, de sens de l'entreprise des gosses des rues, ne sont-elles pas celles que l'ont voudrait tant voir mettre en oeuvre par les états et l'ensemble des sociétés africaines pour que l'Afrique puisse enfin décoller? Des soucis? Les gosses en ont, mais ils sont d'un seul type: la police, les rafles, le commissariat, les juges, la prison. Pour le reste, ils sont très satisfaits de la vie qu'ils ont choisie et nullement prêts à entrer dans un centre, une école ou toute autre institution qui leur rappellera invariablement la prison.

L'un des moyens que j'emploie pour attirer les gosses est de les soigner gratis. Un jour que Masu avait une vilaine blessure au pied, il m'a fait jurer que je ne l'emmenais pas au centre avant qu'il accepte de monter sur ma mobylette pour aller au dispensaire.

Des problèmes ? Ils en ont : ceux qui les ont poussés à la rue et qui sont presque toujours d'ordre familiaux : sur les soixante gosses dont nous nous occupons, cinquante-huit viennent de familles désunies, monoparentales, père ivrogne, belle-mère qui les bat, etc..

Je ne connais pas de gosse qui a quitté sa famille sans raison valable : s'il quitte la maison, c'est que la vie pour lui n'y était plus possible, pour des raisons de pauvreté, mais aussi et surtout parce qu'une belle-mère ou un beau-père le battait, ou que le seul parent présent se saoule, etc.. Quand je désire provoquer quelque assemblée bien pensante, je dis qu'il n'y a pas de gosse des rues : ils n'y a que des parents des rues!

A ce titre, le phénomène des gosses des rues met en évidence une certaine faillite de la famille africaine, et particulièrement de la famille étendue, qui du fait de la vie moderne n'est plus en mesure de jouer son rôle d'éducation.

Pour contrebalancer cette affirmation, j'aime beaucoup aller rendre visite aux familles des gosses : lorsqu'ils nous voient arriver pour la première fois, c'est l'appréhension qui domine : le retour d'un gosse disparu depuis longtemps, accompagné d'un blanc, ne leur fait rien présager de bon.

Et puis, quand les explications sont données, peu à peu c'est la joie qui s'installe; et même si le gosse ne peut pas rester à la maison, ce contact renoué est toujours important et bénéfique.

### Les centres pour gosses des rues

J'ai pu passer deux ans dans les rues sans autre plan ni programme que de rencontrer les jeunes et les gosses, de les connaître, de créer des liens avec eux; deux ans d'errance dont je rends encore grâce à Dieu.

Mais deux ans qui m'ont fait me confronter aussi à l'injustice, à l'absurde, à la mort, sans compter la méchanceté ou la bêtise des adultes.

Ndahani fumait certainement son chanvre quotidien. Son père a disparu un jour sans laisser d'adresse, laissant sa mère avec une ribambelle de gosses. Il n'est jamais allé à l'école. Il s'est retrouvé un jour en prison, accusé, avec deux autres compères, du meurtre d'un aveugle. Il est tombé gravement malade et nous avons réussi à le faire admettre à l'hôpital. Mais il est resté dix jour sans soins, car le personnel hospitalier craignant le sida ne désirait pas l'approcher. Il est mort peu après. Au tribunal, ses deux compères, eux, ont été relâchés, faute de preuve. Une mort pour rien?

Nous gérons deux centres à Dodoma: l'un, Tumaini centre, où nous hébergeons quarante-cinq enfants, l'autre, Tegemeo centre, où nous accueillons quinze jeunes. L'historique de ces deux centres n'a pas beaucoup d'intérêt.

J'ai dit plus haut tout le bien que je pensais de ces gosses. Malgré leur sens aigu de la survie, leur dynamisme et leur volonté, leur situation est **tragique**: ils se forgent un présent à la force du poignet, mais ils ne s'ouvrent aucun avenir.

Je découvre un jour que toute l'équipe du stand des bus s'est percé l'oreille dans le but d'y mettre un anneau ou autre décoration. Saisi de crainte, je leur demande comment ils ont fait ça : « Avec une seringue. » — « Et vous avez tous utilisé la même seringue? » et l'un d'eux de répondre immédiatement : « Parce que toi tu as peur du sida? » Et tous sont partis d'un grand éclat de rire...

Le but des centres est de leur ouvrir, si possible, un avenir. Comment un jeune ou un gosse rentre dans un tel centre? Demander à un gosse des rues d'entrer dans un centre ou une institution, c'est demander à un oiseau sauvage de bien vouloir entrer en cage. Il sait très bien ce qu'il perd, mais n'a pas d'assurances sur ce qu'il pourra y gagner. Quand j'ai le temps d'aller « grenouiller » au marché, avec quelques bandes de gosses, ils aiment beaucoup plaisanter sur les centres existants, comparent les avantages respectifs de chaque centre, sont peut-être prêts à y faire un petit tour (par exemple y chercher refuge en cas de rafle de la police...), mais aucun ne demande à y rentrer définitivement, ou même provisoirement : leur liberté a bien trop de prix !

Maneno, quinze ans, était rabatteur de clients à la station de bus de Dodoma. Un jour, ses copains m'ont prévenu qu'il était gravement malade. Je l'ai trouvé chez sa grand-mère, les reins complètement bloqués. A l'hôpital, le docteur a cherché une bilharziose. Mais il a trouvé une maladie vénérienne qui a été guérie assez facilement. Quand Maneno est retourné au travail, au stand des bus, j'ai voulu discuter avec lui : blocage complet de sa part.

Et puis environ six mois plus tard, il est venu faire une visite, puis deux, puis trois à Tumaini centre. Et puis il a demandé à retourner à l'école qu'il avait fuie. Il est maintenant un écolier (presque) modèle.

A Tumaini centre, nous envoyons les gosses dans les écoles primaires de la ville: trente-cinq gosses sont ainsi scolarisés. A Tegemeo centre, dix-sept jeunes reçoivent une éducation pour adultes et apprennent l'agriculture moderne. Ces centres sont encore trop récents pour que l'on puisse tirer des conclusions ou voir des résultats sûrs. Lent travail d'éducation dans lequel l'échec est la règle...

### Un ministère pour quelques gosses des rues

Lorsque j'errais dans les rues de Dodoma, cent fois on m'a demandé: « Tu as déjà rassemblé combien de jeunes? » Et cent fois, j'ai répondu: « Je n'ai rassemblé aucun jeune, car les jeunes n'ont pas besoin de moi pour se rassembler. » Et j'ajoute en plaisantant: « Mais j'ai au moins 555 copains dans les rues de Dodoma. » Le fond de ma présence est d'abord offrande, spécialement quand la dimension

tragique de leur vie me saute à la figure. Il y a des jours ou des semaines où la prière de louange me reste dans la gorge. Alors j'ai découvert le sens de l'offrande – la messe est d'abord offrande – : « Regarde Seigneur les vies saccagées de Kulwa, Doto et les autres : ce sont tes enfants, et c'est ton oeuvre, et moi je ne comprends pas, prends leur vie, moi je n'ai rien d'autre à t'offrir. »

Au contact des gosses des rues, je choisis les mots de compassion et d'offrande pour caractériser le ministère que je vis plutôt que les mots de rassemblement et d'action.

La pauvreté est un abîme dont bien peu pourront s'échapper. Que l'un ou l'autre s'en sorte, et ce sera pour moi l'occasion d'une action de grâce. Mais le pourront-ils ?

Jésus a aimé les enfants et les pauvres. Leur vie, c'est la vie de Dieu sur terre. Mon ministère, c'est d'être leur témoin et leur ambassadeur : loin de l'Eglise, et souvent loin des hommes, vivent les gosses qui sont les préférés de Dieu.

Zoefu était voleur patenté : il a volé les fripes de prostituées, la lampe sous laquelle je l'avais installé devant un petit étalage, plusieurs vélos, quelques pneus, et j'en passe. Un jour qu'il a été pris sur le fait, il a même failli être brûlé vif par les foules en colère (cela arrive en Tanzanie...). Comme tous les autres jeunes, son installation à Tegemeo centre ne s'est pas faite sans mal. Et puis petit à petit, il y a fait son trou. Un jour, il a demandé à faire une courte visite à son père, dans un village voisin. Il a ensuite demandé de rester une semaine complète au village : un événement, puisque sa réputation de voleur lui avait rendu le séjour impossible. Zoefu vit une aventure, cherche à renouer avec sa famille, découvre que son exclusion n'est pas une fatalité. Je crois pouvoir dire que c'est une aventure spirituelle Où le mènera-t-elle?

<sup>\*</sup> Nous publions ce témoignage avec l'autorisation de la revue des OPM

# L'espérance à l'épreuve

Jean-Pierre MARGIER

Hier, une ville avait rassemblé des populations et construisait des bateaux. Aujourd'hui, l'amputation économique est décrétée, violence du traumatisme et propagation de l'onde de choc.

Jean-Pierrre Margier, P.O. de la Seyne-sur-Mer, évoque l'intensité du malheur, l'espérance à terre, mais aussi à travers la vie associative une résistance le dos au mur.

### Les Maîtres des Forges

Les Forges et Chantiers de la Méditerranée

Quand je suis arrivé à la Seyne en 1964, ils occupaient et développaient le site des Chantiers Navals établis au fond ouest de la petite rade de Toulon sur la commune de la Seyne. Ils sont de gros propriétaires fonciers et ils utilisent les nouvelles méthodes de constructions navales copiées sur la construction des « Liberty Schips » US.

La préfabrication d'un navire est mise en oeuvre. En 1964, la Seyne demeure à l'écart des grands complexes industriels de l'Europe du Nord Ouest. Faute de capitaux, les Forges Chantiers Méditerranéens déposent le bilan en 1966.

La planification européenne avec le Plan Davignon en 1959 avait déjà sonné le glas de certains petits chantiers (Le Trait, Bordeaux, Port de Bouc...).

#### L'embellie

En 1966 il fallait être « entrepreneur ou devin » pour reprendre les Forges Chantiers de la Méditerranée dans une conjoncture défavorable (Métallurgie-Sidérurgie, etc.). La société Franco-Belge Herlicq rachète les Forges Chantiers de la Méditerranée par sa petite filiale toulonnaise la CIEL. Les chantiers deviennent les Constructions Navales et Industrielles de la Méditerranée (Les CNIM). La guerre des six jours en 1967 et la fermeture du Canal de Suez est l'embellie, l'opportunité rêvée : le Capital et la guerre font souvent bon ménage. Les capitaux s'engouffrent dans l'entreprise : constructions de grands tankers, méthanier pour l'Algérie et l'URSS. Plate-forme de Forage. Les CNIM s'équipent de techniques de pointes. Jumboisation, chaîne d'usinage et d'oxycoupage au 1/10ème.

D'un effectif de 2 722 métallos en 1966, l'entreprise passe à 6 000 salariés plus les sous-traitants en 1977. Formation continue de tôlier, tuyauteur (j'y rentre en 1970), soudeurs, échafaudeurs. Les aides publiques sont au rendez-vous pour soutenir le dumping qui règne face à la concur-

rence d'Extrême-Orient. Cette première grande crise pétrolière a été une vraie embellie pour les Maîtres des Forges.

#### La Dalle

« Monsieur Herlicq a bien tiré son épingle du jeu » mais le jeu de la construction navale est fini... Il a duré 17 ans et il garde pour lui tout le patrimoine des Constructions Navales et Industrielles de la Méditerranée. Les aides publiques nationales et européennes s'arrêtent. Les trois chantiers, La Seyne/La Ciotat/Dunkerque, fusionnent. Nous devenons la Nordmed en 1982. Les trois canards boiteux sont mis dans la même mare. Le journal Le Monde de janvier 1988 titre « La Nordmed, de la fusion à la fermeture ». A partir du 31 juillet 1988, nous nous appelons « Nordmed liquidation ».

En 150 ans de construction navale à La Seyne, c'est la première fois qu'on est arrivé à la situation zéro.

Dans le même temps la majorité municipale bascule définitivement dans la droite varoise. Avec l'aide du liquidateur, tout est bradé, vendu, démoli et abattu. Il ne reste rien qu'une dalle de 17 hectares

que les jeunes architectes français et allemand ont baptisée ainsi dans leurs études des friches industrielles européennes. L'Hiroshima industriel, politique et humain a bien eu lieu à La Seyne. Qui pourra décrire autant de brûlures mortelles ? Les morts ne toussent plus et les vivants se font discrets tant leur épreuve est lourde.

#### Les hommes

En construisant des bateaux, les hommes ont construit et façonné leur ville pendant plus de 150 ans. Les organisations issues du mouvement ouvrier : syndicats, partis politiques, réseau mutualiste et associatif ont animé et géré leur commune (60 000 habitants en 1995). Dès 1955, un vaste chantier de bâtiment est lancé par la municipalité communiste : une zone à urbaniser en priorité (ZUP) a été mise en route, 5 000 logements sociaux vont être gérés par un Office Publique Municipal d'HLM.

Seynois, rapatriés d'Algérie, familles issues de l'émigration vont apprendre à cohabiter au rythme des horaires du chantier.

De 1985 à 1988, 6 000 d'entre nous vont recevoir leur lettres de mise en congés conversions : « Votre emploi est supprimé. »

Les métallos ont payé cher leur navires :

- 14 accidents mortels, entre 1970 et 1980;
- 222 000 heures de grèves en 1984 95 000 en 1986 ;
- marche de toute une population sur Toulon, Marseille, Paris ;
- affrontements sur l'autoroute et en gare de la Seyne avec les forces de l'ordre.

Les congés conversions peuvent se capitaliser (200 000 F et la valise). L'argent Roi devient la dernière perversité du système libéral qui détruit même le coeur de la dignité humaine.

« Votre conversion capitalisée nous intéresse » (agence immobilière-publicité 1986). « Eclatez-vous aujourd'hui, vous paierez demain » (autre publicité face à la porte de l'entreprise 1985).

« Les ménages s'épuisent et se cassent. »

D'un ami, sa femme me dit « Daniel ne parle plus, il aboie. »

### Les déportés de la faim

La Seyne et son entreprise ont su accueillir bien des vagues de population étrangère en quête de travail. En 1913, sur 3 400 ouvriers au Chantier Naval, on dénombrait 1 120 étrangers dont 1 100 italiens, d'où le vieux dicton Seynois aussi pittoresque que discourtois: « Il vaut mieux un mort à la maison qu'un Toscan à la porte. »

L'entreprise était là pour redresser et former des consciences individuelles et collectives humaines, solidaires et justes. Déjà, après 1945, des liens étaient tissés entre Bizerte, la Tunisie et Toulon.

Les Constructions Navales et Industrielles de la Méditerranée ont accéléré la venue d'une population ouvrière issue du Magreb, du Sénégal (Casamance), Côte d'Ivoire, Bénin. Les entreprises sous-traitantes de carénage, de peinture, d'échafaudeurs sont à forte majorité étrangère. Le logement social de l'OPHLM en a accueilli un grand nombre. Le 7 mars 1985, le dernier mort au travail est un sénégalais asphyxié au fond d'un ballast sans gaine d'aération, sans pompier, sans brancard sur une vedette saoudienne... qui revient

en grand carénage en 1996 à l'Arsenal de Toulon. La population immigrée qui vivait grâce au chantier va être la plus durement touchée sans pouvoir envisager un retour au pays, excepté pour la sépulture. Elle reste clouée au sol Seynois.

#### Les jeunes

Les jeunes Seynois ou enfants immigrés de la deuxième ou troisième génération accumulent les échecs : familiaux, affectif, scolaire, professionnel.

Des dispositifs spécifiques leur sont proposés : zone d'éducation prioritaire, foyer et centre social et éducatif. L'école publique primaire et secondaire demeure la seule institution stable, accessible, mais pour quels résultats ? Ces jeunes ne recherchent pas un refuge, mais des racines humaines.

« No futur » est tagué sur beaucoup de murs de nos bâtiments. Sans avenir professionnel et sans passé, il ne leur reste qu'un aujourd'hui de béton. Certains sont contaminés par la peste blanche de la drogue et deviennent des clients d'une économie parallèle qui les transforme en esclaves ou

en petits truands manipulés et « accrocs » capables du geste meurtrier. Au tribunal, les maîtres de la peste seront absents.

#### En résistance

Habitant depuis 1971 une des premières cités de la ZUP de Berthe, je retrouve là tous les naufragés de la navale et ceux qui par onde de choc les ont rejoints. Toutes celles et ceux que l'Hiroshima seynois a laissé sur le quai et qui se retrouvent assignés à résidence dans 4 900 logements sociaux. Dans ces logements ce ne sont plus des salaires qui rentrent mais le RMI. Certains disent vous avez le soleil et la mer et je repense à ce dicton « la lumière n'efface pas l'ombre, elle l'épaissit. »

### Le maquis

Quartier nord, banlieue, Zup: autant d'expressions, de pesanteurs et de violences quotidiennes: le jeune Christophe, seize ans, est réduit en charbon par un caténaire au-dessus d'un wagon de marchandises dans la gare de triage de La Seyne.

Un autre est incarcéré pour violence ayant entraîné la mort : malade de la peste blanche. Nous n'en mourrons pas tous... mais tous nous sommes touchés. 3 500 logements près de 12 000 habitants, 40% ont moins de vingt-cinq ans. Comme c'est souvent le cas, ces quartiers sont coincés entre autoroute, voie ferrée, route nationale et grandes surfaces commerciales qui sont autant d'humiliations quotidiennes. Ces hypermarchés sont souvent le lieu de pillage violent.

Depuis 1983, je suis élu par les locataires Administrateur CNL au Conseil d'Administration de l'OPHLM (quinze membres). La majorité municipale en détient le pouvoir. J'y ai vécu tous les séismes politiques municipaux, les ondes de choc des séismes politiques départementaux. J'y ai appris le contenu de tous les dispositifs nationaux en matière de réhabilitation et accompagnement social: HVS (77), commission Dudebout (1982), DSQ-DSU-Contrat de Ville (93-98). J'essaie d'en tirer le meilleur et de me battre contre le mauvais (loyer à la hausse, expulsion). J'expérimente l'insuffisance et l'hypocrisie de tous les dispositifs d'accompagnement social

Je sors de mon maquis sur mes deux jambes encore valides que m'a laissées le mouvement ouvrier. Ne pas rester seul. Avoir des idées (intelligence du réel) pour défendre les « notes d'opportunité » de nos projets. Mais le coeur défaille devant tant de désastres accumulés, tant de violences inscrites et taguées sur nos murs et dans les esprits.

Je sors du maquis teigneux et mordant, mais la colère est mauvaise conseillère et elle est mal interprétée par les partenaires financeurs. Seule la venue de ces partenaires administratifs sur place, pour un état des lieux réel, les amènent à des jugements plus modestes. La proximité de la réalité les conduit à plus de compréhension.

Je retourne dans le maquis pour trouver parfois la situation aggravée : container à ordure en feu, ascenseurs vandalisés, effractions et vols dans les appartements, c'est dans cette nuit-là qu'il faut croire à la lumière.

#### La vie associative

Elle est dans ce maquis l'exercice du possible humain. Faire vivre ce possible et tâcher de l'atteindre, sans le perdre, tel est l'objectif. C'est là où le possible est un jeu qu'il faut forcer sa volonté, son affection, sa foi. Le plus petit des possibles est pour moi l'enjeu des efforts les plus violents :

- quelques locataires pour une Association;
- des bénévoles pour une fête ou un carnaval ;
- des titulaires du RMI qui préfèrent entretenir leur cadre de vie que de rester à la maison;
- des subventions de fonctionnement à obtenir pour stabiliser quatre ou cinq postes en CDI quatre CES consolidés dix à quinze CES par an. Ces possibles mis bout à bout me font penser à ces petits restes de la vie collective d'une entreprise à jamais disparue. Rêve ou réalité? Je ne sais pas. Je tiens le pas quotidien.

### L'espérance à l'épreuve

• « Que nous reste-t-il? Ni foi, ni courage, pas même un soupçon de dignité » (atelier 1987).

Face à un tel cataclysme, comment assumer le négatif?

 « Nous sommes des moribonds, j'ai dû vieillir de vingt ans en deux ans » (atelier 1986).

Le négatif est si lourd que l'économie libérale s'affirme comme le lieu évident du plus grand esclavage des temps modernes et la politique droitière et clientéliste ne fait qu'en rajouter.

L'espérance est à l'épreuve, elle est liée au désespoir comme son interface : elle est devenue pour moi le désespoir surmonté... et seule la place du petit possible devient l'endroit où je peux encore la crier, la vivre et si possible la transmettre. Dans le maquis de béton de la ZUP de Berthe, je m'y emploie sans artifice et à mains nues. « L'heure la plus sombre est celle qui vient juste avant l'aurore » mais que cette heure est longue!

Que nous reste-t-il? Et s'il nous restait la justice à accomplir. Comme un devoir impératif. La justice devient colère violente devant tant de dégâts humains. Elle est douleur lorsque la princesse solidarité se prostitue, elle est souffrance quand une vie, une population plongent dans la nuit... Mais elle demeure le seul espace à préserver pour pouvoir proclamer, après les premiers prophètes, que si dieu est dieu, les hommes ne peuvent plus

devenir ou rester des idolâtres : ils sont seulement des fils et des frères. Cette justice-là, ne serait-elle pas l'autre nom de l'espérance. En ce début 1996, j'en suis persuadé. Mystérieusement elle fait lever bien des Cyrus, païens et prophètes de dieu qui aujourd'hui se battent pour faire observer des rapports justes entre les humains: « Je t'ai qualifié sans que tu me connaisses » (Is. 45/4). Ils sont souvent plus qualifiés que moi pour rendre justice à l'orphelin, la veuve ou l'étranger (Dt. 10/18). Si parfois mon souffle devient court, ces quelques Cyrus-là me rappellent à l'ordre et me font regretter que mon Eglise arrive souvent en retard après les coups et blessures, seulement pour les obsèques des coeurs et corps humains qui se sont usés à promouvoir la justice.

Avec beaucoup d'humilité et de modestie, je fais mienne l'affirmation de Mgr Romero: « Mon travail a toujours été de soutenir l'espérance de mon peuple. S'il existe une toute petite étincelle d'espérance, la nourrir est mon devoir »; ce devoir m'est suffisant pour vivre et souffrir passionnément.

### Algérie : L'élimination de l'autre

Louis F.

Y vivre sans être intégrable à une idéologie qui impose Dieu par la force est un témoignage risqué.

C'est partager aussi ce risque avec tous ceux qui alimentent de leur jeunesse, de leur goût de vivre, de leur courage – à leur corps défendant –, le brasier dévorant de la violence.

Quand je regarde l'histoire que nous avons vécue depuis une cinquantaine d'années, j'ai l'impression d'avoir presque toujours vécu dans un monde de violence, de guerres... et dans le même temps je suis témoin de changements et de bouleversements sociaux et politiques presque inimaginables quelques années auparavant : effondrement du monde colonial, du bloc de l'est, de l'Apartheid... Tout ceci nous apparaît bien positif même si, au milieu de tout cela, les avancées vers un monde de « fraternité humaine » sont bien difficiles à discerner. C'est toujours la lutte entre groupes humains, ethniques, entre catégories sociales, entre pays. La violence semble toujours nécessaire pour se faire entendre, se faire re-

connaître, pour accéder à un mieux-être, à la liberté. La violence est toujours là et semble être le moteur de toute « avancée » humaine.

J'en suis arrivé à la conviction que vouloir bâtir une société à partir d'une éthique fondée sur une parole de Dieu car en plus il y en a plusieurs et pas forcément concordantes! - est la pire des utopies car cette parole devient alors dans l'esprit de ceux qui y adhèrent la vérité absolue, la seule valable pour tout homme quel qu'il soit. Vérité universelle à laquelle tous doivent ou devraient se plier et cela au nom de l'unité de la vérité car, venant de Dieu, il ne peut y avoir qu'une seule vérité incontestée. L'unité ainsi vécue devient vite uniformité de pensée et de vie où sont exclues la liberté de conscience et la liberté tout court... même si on nous parle de tolérance.

Il n'y a qu'à regarder ce qui se passe ici au nom d'une parole qui se veut fondatrice d'une société de fraternité humaine : on en arrive à la plus extrême des violences. « Les Algériens se considèrent comme des croyants dont le lien social est médiatisé par la religion et non par l'Etat... le FIS avant d'être un mouvement politique est une utopie sociale... seule une utopie qu'on empêche de se réaliser est capable d'une violence aussi déterminée. » (Lahouari)

Ce fut vrai, et ça l'est encore, dans l'histoire de nos sociétés dites chrétiennes. Il est utopique de croire que, adhérant à une même Parole, les hommes parleront le même langage, c'est-à-dire, unis dans une même conception de l'homme et de la société, qu'ils oeuvreront à la construction d'un monde de justice et de paix où la violence serait bannie à jamais. En fait, c'est toujours la même utopie depuis la tour de Babel... et, nous dit la Genèse, c'est Dieu lui-même qui vient semer la division pour que les hommes se dispersent. « Mon royaume n'est pas de ce monde » nous dit Jésus.

Assumer, c'est donc déjà accepter sa condition d'homme intégré dans une société, un groupe qui avance, évolue souvent dans la confrontation et la violence envers l'autre qu'il juge opposé à ses intérêts ou sa propre survie.

Cela dit, nous avons ici une violence à assumer qui va à l'extrême, c'est-à-dire notre propre élimination parce que justement nous ne sommes pas intégrables dans cette utopie à base religieuse. Assumer ça ne veut pas dire qu'on accepte cette fin annoncée sans appréhension et sans crainte au nom d'une « spiritualité » ou d'un « vouloir faire la volonté du Seigneur ». Nous n'avons même plus l'utopie de croire qu'ainsi rien ne peut nous arriver, la preuve... onze des nôtres ont déjà été tués et sûrement parmi les plus fervents à vivre cette volonté du Seigneur.

Je me rappelle qu'un des dimanches après l'assassinat d'Henri et de Paule-Hélène, l'évangile était le passage sur la tempête apaisée. « Hommes de peu de foi... pourquoi avoir peur... je suis avec vous... » Je crois que ce jour là, à Bab el Oued, on avait tous un peu peur... une chaise restée volontairement vide symbolisait la place d'Henri. Le thème de mon sermon a été simple : « On a peur et pourtant on est là parce qu'on a la foi... On reste donc sur le bateau, mais le "Je suis avec vous" ne veut donc pas dire que rien

ne peut nous arriver, nous avons la preuve contraire, mais que quoiqu'il puisse nous arriver, Il est avec nous, c'est ça qui doit vaincre notre peur et conforter notre foi. »

On peut fuir cette violence ou l'affronter de face, c'est-à-dire opposer la violence à la violence dans les situations extrêmes... comme Saint Pierre au Mont des Oliviers... mais lui au moins était armé! Nous essayons de vivre dans cette violence en la subissant (dans la prudence malgré tout !) en solidarité avec tout un peuple pris dans ce même engrenage, parce que notre vie d'homme, notre humanité, notre foi se sont construites dans le vécu de ce peuple, de cette société à un moment donné de son histoire et cela malgré ou à cause de notre différence de race, de culture et de religion. Cela ne correspond sûrement pas à la « sagesse » du monde, bien des proches et des amis nous le font comprendre. Rester en « subissant » n'est pas forcément une attitude passive ou « attentiste », car si notre étrangéité nous impose une attitude de réserve, notre présence doit pouvoir signifier aussi notre refus de la violence

aveugle et de la contre-violence aveugle dont nous sommes témoins quotidiennement.

Refus de la violence en nous-mêmes aussi et ce n'est pas tous les jours facile du moins en ce qui me concerne, « remets ton épée dans le fourreau »... J'ai l'impression d'entendre souvent cet ordre! Il y a des jours en effet où je trouve que

Jésus aurait dû se dispenser de dire qu'il fallait aller jusqu'à aimer ses ennemis... Là, je trouve qu'il a mis la barre vraiment très haut! Et quand Jean rajoute « Celui qui dit aimer Dieu et n'aime pas son prochain est un menteur... ». Ça me rappelle un autre dimanche soir où j'étais sur un trottoir à Bab el Oued à côté des deux soeurs qui venaient d'être assassinées... Ce soir-là, je devais être un menteur.

### Algérie : Résister à la violence

Dominique L.

Dominique, envoyé en Algérie il y a quarante ans, continue à partager l'histoire tourmentée de ce peuple... Avec ce peuple, et dans la fidélité à l'Esprit, il essaie de résister à la violence...

La caractéristique de la violence c'est le refus de l'autre, de sa différence, avec comme finalité extrême, sa destruction, sa mort ou au moins sa paralysie, son indifférence.

Depuis sept ans, nous subissons la violence en Algérie. Aussi pour éclairer notre réflexion sur ce thème, il me semble indispensable d'avoir bien présent à nos yeux et surtout à notre mémoire les méfaits et les conséquences de la violence, non pas seulement pour nous en émouvoir, passagèrement, mais pour durablement nous convaincre que c'est un mal.

Sept ans de violence en Algérie, suite à sept ans de guerre coloniale toute aussi violente, ce sont sept ans de meurtres, de deuils que pleurent veufs, veuves et orphelins. Sept ans de violence, ce sont sept ans de blessures, d'handicapés physiques, de barbarie, de cruauté source de traumatismes psychiques, de dépressions, de folies...

Sept ans de violence, ce sont un milliard et demi de dinars de destructions matérielles d'usines, de ponts, d'écoles... et donc génératrices de chômage, de pauvreté, de régressions...

Sept ans de violence, ce sont sept ans de mensonge suite à bien d'autres années de mensonge où la propagande, les rumeurs ont contribué à paralyser la société, à la faire vivre dans la peur, le silence, l'angoisse, la méfiance, le cloisonnement des individus...

Sept ans de violence qui ont engendré dans nos coeurs désirs de vengeance, rancœurs, haines...

Sept ans de violence qui ont défiguré le pays, condamné à mort l'amour, le respect, la gratuité, la joie...

Sept ans de violence qui ont accordé la priorité à la force et stérilisé tout désir de créativité, de beauté pour ne laisser place qu'au désespoir...

Sept ans de violence, ce sont sept ans qui ont essayé d'étouffer toute liberté...

Ce sont sept ans qui s'en sont pris à Dieu pour le défigurer et l'utiliser pour se justifier au point qu'il serait alors devenu le plus violent des violents...

Fort heureusement il n'y a pas que de « l'ivraie » dans le champ du monde et de l'Algérie. Il y a aussi du bon grain qui, poussant au milieu de la violence, n'a pas voulu se laisser étouffer...

Depuis sept ans, et depuis plus longtemps encore, le peuple algérien menacé a cherché à se défendre parce qu'il sait que la défense de la liberté, de la vie, du bonheur, de l'amour, de la justice, de la joie, de la paix, de la tendresse, de la douceur est ce qui correspond le plus à ce qu'il attend, et son attente est d'autant plus vive qu'Il est jeune et qu'il veut vivre.

Harcelée par la violence, la résistance du peuple algérien pour défendre sa vie a revêtu bien des formes.

Il faut d'abord citer la résistance des pionniers, celle qui fut et qui est encore publique, celle qui s'est fait entendre par la voix des journalistes, – cinquante d'entre eux ont déjà payé de leur vie –, la

défense de la liberté d'expression.

Résistance d'intellectuels engagés et assassinés comme les Prs Bousebcci, Belkhenchikh, Boukhobza, Aslaoui... Flici et bien d'autres...

Résistance d'hommes religieux musulmans comme le Cheikh Bou Slimani, égorgé pour avoir refusé de signer une fetwa autorisant la violence.

Résistance de ces pionniers dont la mort a entraîné, motivé, animé, soutenu la résistance civile, mais vitale, du plus grand nombre et c'est ainsi que, malgré les menaces, la vie a continué sous toutes ses formes :

- pour résister, les enseignants ont refusé la grève... les parents ont continué à envoyer les enfants à l'école;
- pour garder le droit d'exister en tant que telles, bien des femmes et bien des jeunes filles, dont certaines sont mortes, ont refusé de porter le hidjab ou de rester claustrées à la maison;
- pour éviter de se durcir le coeur, bien des hommes et des femmes ont pratiqué la solidarité avec les victimes de la violence quel que soit leur bord...
- pour résister à la violence, des hommes et des femmes, toutes confessions confon-

dues, ont prié, jeûné, allant jusqu'à s'offrir eux-mêmes, sans publicité ce qui pour certains a entraîné la mort, parmi lesquels il faut mentionner onze religieux;

- pour combattre la violence, chacun selon sa capacité, s'est mis à réfléchir aux causes de la violence prenant ainsi plus conscience, notamment, des méfaits du mépris (hogra), de l'injustice, de la corruption...
- provoqués par la violence, d'autres se sont mis à réfléchir sur la liberté de l'homme, sur la et les religions, sur leur utilisation, sur Dieu... et sur toutes les conséquences de la violence sous toutes ses formes...

Résistances vitales (ayant pour certains entraîné la mort), résistances cachées, silencieuses, en apparence passives, mais qui ont explosé au grand jour :

- soit à propos d'un match de foot ou de l'assassinat d'un supporter populaire...
- soit à l'occasion de la campagne électorale préparatoire aux élections présidentielles des meetings des différents candidats;
- soit, et surtout, à l'occasion du vote du 16 novembre où le peuple a exprimé

son ras le bol, sa saturation de la violence, sa volonté de paix, sa volonté de participer et son refus d'être considéré pour rien. Election où le peuple a repris une certaine confiance en lui-même, un certain espoir : « La paix n'est pas impossible !!! »

Ainsi la violence aveugle n'a pas triomphé même si elle continue à chercher à le faire (cf. la reprise des attentats depuis l'élection présidentielle)...

Si cette violence aveugle et barbare ne l'a pas emporté, c'est certes en raison de ces réactions positives de non-violence que nous avons évoquées... Mais il faut reconnaître aussi que ces réactions positives ont germé dans un contexte de rapport de forces où la contre-violence s'est d'abord manifestée sous forme de maintien de l'ordre, de respect de la justice pour défendre, empêcher de disparaître, survivre...

Puis devant la persistance de la violence, cette contre-violence a progressivement dégénéré en se manifestant sous forme de répression, de tortures, d'exécutions sommaires, d'arrestations arbitraires, de destructions exemplaires...

Contre-violence démesurée, excessi-

ve, oubliant sa fin... au point de ne plus souhaiter que l'éradication de l'autre par n'importe quel procédé, donc sa disparition, sa mort et là aussi la suppression de la différence.

Sans l'utilisation de cette contre-violence, la non-violence positive aurait-elle pu exister? Ne faut-il pas reconnaître qu'elle a été protégée par la contre-violence même si celle-ci n'a pas été toujours efficace, ou n'a pas pu toujours empêcher les méfaits de la violence aveugle.

Il me semble que c'est cette reconnaissance que la foule a manifestée au lendemain des élections présidentielles en fraternisant avec les militaires et les policiers... Le peuple par son vote a condamné la violence qu'il a jugée la plus barbare, la plus criminelle, la plus scandaleuse aux yeux de l'islam... ce qui ne veut pas dire qu'il approuve les exécutions sommaires, les tortures, les exactions du Pouvoir. Entre deux violences, il a choisi la moins barbare, il a choisi la violence susceptible de rétablir un Etat de droit, susceptible de ramener la paix...

Mais, tout en reconnaissant l'utilité des forces de l'ordre pour contenir la vio-

lence aveugle, pour l'empêcher de nuire, on ne peut pas approuver, et encore moins se réjouir que la violence utilisée dégénère au point de rechercher par n'importe quel moyen la suppression de l'autre, des autres...

Ce sont ces dérapages, ces déviations, cette dégénérescence, cette banalisation de la violence qui ne peuvent être ni tolérées, ni justifiées même si elles restent explicables mais absolument pas justifiables dans le contexte d'engrenage de la violence aveugle...

C'est parce que la violence aveugle est un mal pour tous qu'on ne peut se désolidariser, par la prière, de ceux qui ont été pris dans l'engrenage de la violence aveugle. Dieu seul sera le juge de tous et de chacun...

C'est là où l'on rejoint la responsabilité collective où les non-violents ne peuvent condamner les « violents contraints » que sont, par exemple, les forces de l'ordre. Il y aurait donc, à mon avis, hypocrisie de la part des non-violents à condamner « les violents contraints » qui, en bien des cas, les ont défendus.

Rester solidaire des « violents contraints » ne veut pas dire : lorsque l'on est non-violent, que l'on approuve ou que l'on justifie toutes leurs actions comme, par exemple, la torture... au risque sinon de devenir complices... Ceci est d'autant plus vrai que les non-violents ont la conviction que la violence est un mal pour tous, une drogue pernicieuse qui peut, progressivement, aliéner tout l'homme et toute une société, conduisant l'un et l'autre à la mort.

Que faire alors quand on est « nonviolent » dans un contexte violent comme celui de l'Algérie actuelle ?

- maîtriser d'abord la violence en soi-même...
- considérer l'usage de la violence comme un échec quels que soient les succès provisoirement remportés. Donc, refuser le plus possible, à moins d'y être contraint, le recours à la violence. Ne pas avoir peur d'en dénoncer les méfaits, d'en faire remarquer les conséquences surtout auprès de ceux qui n'en ont pas été directement les victimes, parce qu'on oublie vite...
- chercher à en sortir au plus vite pour limiter les dégâts en tous et donc privilégier toute procédure susceptible de ramener la paix... comme, par exemple, le dialogue...

Mener une lutte permanente et quotidienne avec tout homme de bonne volonté contre les causes qui ont engendré cette violence :

- d'abord en cherchant à discerner ces causes, à l'écoute principalement de ceux qui subissent la violence sous toutes ses formes, et en Algérie tout particulièrement, la violence du mépris et de la corruption;
- en analysant ces causes pour mieux en déceler les racines ;
- en cherchant à y remédier en nousmêmes ou par nous-mêmes, avec les autres : par exemple au plan de l'éducation des enfants et des jeunes (cf. respect de l'autre et des différences) au plan des loisirs : lutter contre les films de violence.

Au plan politique:

- par l'instauration de la démocratie qui accorde à chaque individu sa place, son rôle, tout en acceptant l'alternance du pouvoir et en luttant contre la privatisation de celui-ci par des clans... (C'est tout l'enjeu des élections législatives et municipales qui doivent faire suite, en Algérie, à l'élection présidentielle.)
- par le choix de programmes politiques qui visent à une plus juste répartition

des biens élémentaires en faveur des plus défavorisés et sans aucune exclusive qui pourrait être décrétée pour des motifs religieux, raciaux ou tout simplement régionaux...

• pour un programme politique qui refuse tout gaspillage de crédits au bénéfice de l'énergie nucléaire considérée comme arme défensive, ou de tout autre armement sophistiqué.

Cette lutte contre la violence concerne au premier chef les algériens, mais l'examen de ses causes et de ses origines désigne également la responsabilité collective des autres pays. C'est vrai pour l'Algérie, comme pour tous les pays à conflit comme au Maroc, en ex-Yougoslavie, en Palestine, en Afrique... Mais c'est vrai également à l'égard de tous les pays qui subissent la violence du sous-développement et celles notamment du système monétaire international symbolisé en particulier par le problème de la dette.

Il n'en reste pas moins que l'état du monde est un état de violence sous de multiples formes. Faut-il en conclure que lutter contre la violence est une utopie,

car la violence existe depuis que le monde est monde et ne semble pas prête à disparaître.

Faut-il, même pour un croyant, reporter la paix à la fin des temps ?

Quelle place reste-t-il, ou faut-il accorder à Dieu aujourd'hui dans un monde de violence?

C'est la question de beaucoup d'hommes et même de beaucoup de croyants.

Certains « prophètes » comme Gandhi, ou Martin Luther King ont délibérément opté pour la non-violence... cela leur a coûté la vie.

Et moi, qu'est-ce que j'en pense ? Je suis obligé de constater et de reconnaître que la violence existe en moi et dans les autres et il me semble qu'il en sera ainsi tant qu'il y aura des hommes capables de choisir la violence et de s'y laisser aller.

Il me semble que je touche ici au mystère du mal auquel je donnerai volontiers un nom : Satan... le malin violent, l'esprit du mal...

A partir de tous les événements du monde, à partir de la cruauté des hommes entre eux, je suis bien obligé de constater que Dieu n'empêche pas toutes ces violences... Le massacre des innocents en est un signe... Dieu ne l'a pas empêché et c'était pourtant à cause de son fils Jésus.

Est-ce que cela veut dire, pour moi, dans la foi que j'ai reçue, que Dieu se désintéresse de la violence, qu'il en a pris son parti depuis le meurtre d'Abel par Caïn?

Ma réponse personnelle dans la foi est non: Dieu ne peut approuver la violence. Il est lui-même non-violent et il s'est fait connaître ainsi par Jésus, son Fils.

Comme le dit Jiuseppe Barbaglio dans son livre "Dieu est-il violent? – Une lecture des écritures juives et chrétiennes" (Ed. Le Seuil, Paris, 1994): « Dieu, parce que non-violent n'a pas pu intervenir par la violence pour épargner la mort à son fils. » Le fils s'est fait violence à luimême en acceptant d'être mis à mort par les violents: « Pour communiquer la vie, le crucifié est prêt à subir une mort violente et injuste – il fait de sa mort un acte d'amour pour eux. » « La violence n'a pas été le dernier mot prononcé sur Jésus, mais l'avant-dernier. Son histoire s'est conclue non pas sur le vendredi Saint

mais sur le matin de Pâques. » « Dieu rend justice au crucifié sans s'en servir contre ses meurtriers. Sa vindicte consiste dans le don d'une vie nouvelle au persécuté sans infliger la mort aux persécuteurs. Dieu ne détient pas de puissance violente et mortifère. »

Cette vie nouvelle : le Christ Jésus par sa mort et sa résurrection, nous la transmet c'est le don de l'Esprit.

L'Esprit du Père et du Fils c'est celui de l'amour, de la paix, de la joie, du respect de la différence et qui ne cesse d'oeuvrer dans le coeur de l'homme pour vaincre en lui la violence et en faire un artisan de paix... action qui éclate à certains moments, qui est le plus souvent souterraine, cachée mais non moins réelle.

L'Esprit pas plus que le Père et le Fils ne s'impose aux hommes par la force et la puissance... Son action est donc aussi mise en doute et en échec mais il n'en continue pas moins à agir, animant l'espérance de tous en attendant la résurrection finale, triomphe définitif de Dieu sur toute violence, sur la mort et sur Satan.

# Ces lieux où le chaos menace...

Alain LE NEGRATE

Un de ces lieux, Alain l'habite, avec l'équipe de Villetaneuse : témoin d'une attente d' "humanisation" de cette "frange de population" en danger et dangereuse.

Si la relation humaine pouvait être libérée et la parole partagée, nous pourrions rendre grâce...

A Villetaneuse comme à Gennevilliers et dans tant d'autres villes de la « banlieusphère » française, vit en habitat collectif une population qui a encore beaucoup de chemin à faire pour devenir un peuple. Elle se compose des visiteurs venus de loin chercher fortune dans notre « eldorado », et d'autres familles plutôt pauvres. Les visiteurs maintenant sédentarisés sont ici chez eux et les enfants qui en naissent sont cause de bien des soucis pour tous. Quel peuple donc est en train de naître et pour quelle société? Mon sentiment aujourd'hui est qu'il est gros de bien des promesses pour un avenir que nul architecte ne saurait mettre encore en plan, mais un avenir dont le long accouchement s'accompagne d'insoutenables souffrances.

Sur le même terrain que notre cité assez mal famée en Seine-saint-Denis,

l'université locale projette de devenir un pôle technologique au Nord de Paris. Des gardiens et des chiens méchants préservent l'espace de travail de tous les personnels et les étudiants du danger des loulous, ces nouvelles hordes déferlantes. Mais que peut faire un professeur d'université quand il est brutalement interrompu en plein cours par six ou sept jeunes d'à-côté qui descendent les degrés de l'amphi pour lui arracher son micro et y beugler des propos dans un langage peu châtié, à peine compréhensible par le plus civilisé des hommes? Devant deux ou trois centaines d'élèves médusés, la petite bande gagne étonnamment sa partie facétieuse. Mais au fond, cet événement d'il y a quelques mois n'a rien de tragique et un tel pied de nez magistral provoque le sourire. C'est un tort que d'avoir peur et de baisser la garde car les plus forts à long terme ne sont certainement pas les quelques « gars des cités » venus tester les capacités de résistance d'un amphithéâtre plein de têtes bien faites.

Qu'y a-t-il à entendre dans tous ces gestes posés qui peuvent aller jusqu'à la mort violente ? Qui sont ces jeunes si terrifiants ?

### Saïd et Cyrille

En prenant le temps – des mois ou des années – il est possible de prendre contact avec les jeunes qu'on voit partout parce qu'ils sont toujours dehors et presque jamais dedans, parce qu'ils vivent en bande, parce qu'ils campent au bord de la cité au sens propre et au sens figuré, parce que le sentiment de horde primitive s'empare parfois d'eux (de certains au moins) et les fait craindre tant que le problème d'insécurité est désormais et pour longtemps encore le problème numéro un dans nos quartiers.

Îl y a des jours où j'ai quelques frayeurs. Non pas qu'on casse ou qu'on vole, c'est déjà fait et ça continuera encore. Je crains qu'on n'arrive pas à enrayer l'engendrement de la délinquance et son lot de peurs, de morts, de haine et de malheurs. Et comme tous les autres, je suis complètement désarmé. Démuni devant Cyrille et Saïd qui viennent brûler sous mon balcon les papiers d'identité, les permis et carte grise, etc., de Mme Françoise D. à qui je rends son sac et une clé et les restes carbonisés de son chéquier. Ça s'est reproduit n fois depuis et encore

ce soir. Vers midi ce mercredi-là les deux ados de 15 ans avaient agressé la dame dans sa voiture à un feu rouge de Saint-Denis. On appelle ça un « vol à l'italienne » au commissariat. Ce scénario est devenu banal et d'autres pires encore. La femme, infirmière en PMI, a convenu que son traumatisme n'est au fond pas grand chose au regard du handicap avec lequel les deux jeunes partent vivre leur vie d'homme. Mais que faire? Un jour que j'avais reçu ces deux corsaires chez moi, ils disaient que « tirer les sacs » c'est tout simplement leur gagne-pain. L'amoralité personnalisée : toute notion de bien et de mal demeure absente au profit d'une seule règle : « Pas vu, pas pris ». Et ce sont les mêmes qui font le commerce de la drogue, qu'on retrouve dès 16 ans en prison, ce sont eux et leurs comparses qui sont aussi la cible privilégiée du sida.

Cette frange de population est dangereuse, mais elle est aussi en danger: les morts avant 25 ans s'y comptent beaucoup plus nombreux qu'en moyenne statistique de leur classe d'âge. Quel avenir pour ces êtres? Il vaut mieux dire êtres, pas encore hommes parce que êtres sociaux et hommes ils doivent devenir. Comment? Je

risque quatre points non exhaustifs d'une anthropologie de base :

- par le langage : parler, entrer en conversation et exister comme sujets parlants et dialoguants. Le mur de silence et d'ignorance qui sépare les individus et les familles foulant le même territoire, habitant les mêmes bâtiments, offre la meilleure protection aux jeunes organisés en bande pour conduire leurs plans. Connaître un prénom, la fratrie et toute la parentèle d'un jeune constitue de loin la meilleure des défenses contre tout débordement, plus efficace que tous les blindages. Mais quelle révolution que la petite sortie de chez soi pour abattre ce mur invisible!
- par une humanisation des gestes les plus communs: manger à table avec d'autres comme ça n'arrive presque jamais chez les jeunes les plus détériorés. Ce n'est pas seulement à la cantine scolaire qu'on ingère ces éléments fondamentaux pour la croissance, mais au sein maternel et au moment de balbutier les premiers mots qui coupent les premières bouchées gauchement prises à table. Puis, dans la longue répétition de toutes les fois que la nécessité de se

restaurer impose de s'asseoir, de regarder les autres compagnons (au sens premier de ceux qui partagent le même pain), de leur parler et de partager. Pour qu'il y ait repas, non pas dévoration.<sup>1</sup>

- par une humanisation de la sexualité chez tous ceux qui découvrent leur corps pubère dans des rencontres sexuelles précoces, chez ceux qui pratiquent le « vagabondage sexuel » à rotation rapide souvent marqué par des rapports violents et chez les filles où la prostitution n'est pas si exceptionnelle. Pour sortir de la seule compréhension bestiale du mot amour. Là, le flot d'images déversées par le petit écran ne montre pas un modèle excellent pour des adolescents qui manquent de cadre, loin s'en faut.²
- par une socialisation dans la mise en place la plus naturelle possible de réseaux, associatifs bien sûr, mais aussi et surtout réseaux familiaux et de simple voisinage. Souvent les femmes sont

de bons agents de liaison et les sources d'initiative les plus dynamiques ; elles sont de fait beaucoup plus proches des enfants et sont bien plus permanentes sur le quartier que tous les autres.

Il va de soi que l'insertion dans des réseaux trouve son idéal quand l'accès au marché du travail devient possible. Mais ce propos concerne surtout les conditions préalables à la stabilité que requiert le plus élémentaire des apprentissages de la vie sociale, bien en-decà de l'entrée en entreprise. Les organisations politiques s'en préoccupent dans les discours mais c'est à peu près tout. On pourra parler de « plan Marshall » pour les banlieues et frapper par des mots encore plus forts mais il faut bien admettre que personne n'a de solution à court terme. En attendant, les jeunes qui montent sont toujours notre avenir, il sont trop nombreux pour n'être que des marginaux tout juste bons pour la police et pour l'administration pénitentiaire.

<sup>1.</sup> France Quéré l'a bien vu et surtout bien exprimé dans L'amour, le couple Centurion - la Croix 1992.

<sup>2.</sup> On peut creuser le détail de l'impact de la télévision sur nos civilisations dites modernes en se référant à Karl Popper dans La télévision : un danger pour la démocratie, Anatolia, 1995.

### Intermède biblique

Humblement, j'ose croire que ces lieux où le chaos menace la création des premiers jours est notre lieu. Au risque de refaire toute l'histoire du salut depuis le premier matin de la Genèse. L'histoire de Caïn et d'Abel, ces deux premiers frères en l'humanité d'une fraternité hypothéquée dans la racine : « Une bête tapie te convoite, pourras-tu la dominer? »3 Et l'histoire de Noé où l'alliance noachique nous importe plus encore que l'alliance abrahamique car elle est derrière, en tâche de fond, à portée universelle. Et puis nous sommes à Babel à faire l'expérience quotidienne de la richesse des langues et de la pauvreté de la communication.

Notre prière reprend forcément l'intercession d'Abraham devant Sodome. Ville anti-modèle, cité naufragée, Sodome a mis en difficulté deux anges venus chercher asile en elle<sup>4</sup>; elle ressemble tant aux îlots où l'humanité régresse dans toutes les violences. Lot, le neveu d'Abraham, a arraché sa famille de là avant qu'il ne fût trop tard comme tant de familles chez nous aspirent à partir. Mais il n'a pas pu sauver sa femme réduite en statue de sel pour avoir jeté en arrière un regard nostalgique comme tant de familles laissent un fils, une femme dévaler les mauvaises pentes en tentant de préserver le reste. Ce livre de tous les commencements où est consignée notre mémoire longue nous rappelle fort justement que l'humanisation n'est pas un processus si linéaire.

L'alliance mosaïque, dont les termes gravés sur pierre disent les lois très simples, ébauche les fondements de notre être-homme. Ce qui donne, dans le désordre : la femme de ton voisin n'est pas pour toi ; ni le mensonge, ni le vol, ni le meurtre ne sont au programme de ton existence ; tu es lié par la solidarité aux générations passées et à venir ; tu n'es pas la première des créatures ni la seule ; découvre que tu as été désiré et attendu avant ton premier souffle. Ces choses semblent tellement banales qu'on les croit – à tort – dépassées, or elles sont originaires, c'est-à-dire d'actualité permanente.

<sup>3.</sup> Genèse 4,7

<sup>4.</sup> Genèse 19,2

Et puis il y a la lumineuse clarté évangélique : en mesurant la hauteur de la montagne qu'il faut gravir avec nos congénères, on se souvient des trésors que nos traditions portent. Cette montagne n'est autre que le mont des Béatitudes où nous sont enseignés les rudiments d'une espérance pour toute la foule avec laquelle on grimpe. Le mot par lequel nous nous adressons à notre Seigneur : Père. Quand un père manque, un enfant risque fort de ne jamais bien mûrir. On a aussi une tradition de repas partagé, de pain rompu : il suffit de cela dans la vie d'un être pour qu'il passe du stade animal à l'humain s'il peut partager la parole autour d'un repas recommencé chaque jour, plusieurs fois par jour, rituellement. Un sens sacré de la parole - donnée et reçue - et un sens sacré du symbole. Sans parler du pardon et de la nécessaire réconciliation.

Si le possédé de Gérasa se rencontre en légion chez nous, impossible à enchaîner et flirtant avec la mort, il peut être trouvé un beau matin « assis, vêtu et dans son bon sens »<sup>5</sup> hors des tombeaux, j'en suis témoin. Plus efficaces que tant de bruyants acteurs politiques et/ou médiatiques, les « humbles du pays » modestes, honnêtes et courbant sous le poids du jour sont finalement les plus nombreux. Ils sont parfois les géniteurs des démoniaques sans l'avoir voulu et nulle solution durable ne pourra être espérée sans eux. Comme il est réconfortant d'être parmi ces femmes et ces hommes bravant des épreuves incroyables dans nos obscures demeures et dans le plus grand silence, entretenant très fortement le goût de vivre. Comme il est finalement peu étonnant que sur eux - les doux, les affligés, les pauvres, les quêteurs de justice - repose la promesse du salut du monde : « Heureux ! »

Et puis il y a l'« Ecce homo » de saint Jean. Il désigne une figure d'homme avili et défiguré, la victime de la bestialité des violents. Voici la figure de proue du genre homo, non pas un être achevé, mais un être en voie d'achèvement. Fragile et nu, il ne s'est pas exercé au combat; il reflète l'image divine en chaque homme en exhibant la force de l'amour. On a dit

<sup>5.</sup> Marc 5, 15

<sup>6.</sup> Jean 19,5

de lui aux Ephésiens d'autrefois qu'il a tué la haine... par avance. Il faut y croire et je commence à comprendre pourquoi les récits de la Passion occupent tant de place dans nos Evangiles.

#### « Fred, on t'aime »

Tout visiteur dans notre cité, peut voir partout écrit : « Fred, on t'aime », en petit, en lettres moyennes et jusqu'à cet énorme graffiti très coloré que nul n'oserait abîmer. L'œuvre d'art est le fruit d'un collectif finalement assez doué, elle est signée d'une vingtaine de prénoms. Les prénoms de ceux qui justement ne veulent pas qu'on sache qui ils sont ni où ils sont, d'habitude. « On t'aime » : là c'est peutêtre vrai. Le seul problème c'est que Fred n'avait pas 18 ans au tout début de l'été dernier quand le couteau du vigile d'un supermarché voisin l'a immolé. Le jeune homme n'était pas vraiment un enfant de chœur mais plutôt un chef de bande d'adolescents, bien bâti et sûr de sa force. Comme le vigile qui le connaissait depuis longtemps, il habitait notre immeuble. La voie - plutôt la contre-voie dépourvue de toute signalisation - sur laquelle il s'est trouvé engagé pouvait hélas laisser présager une tragédie. Mais l'ampleur de la révolte de son peuple a surpris tout le monde. Ce furent deux nuits folles : les molotovs, des incendies de voitures, d'une usine et de l'école de musique de la ville. Les pompiers ont éteint ce qu'ils ont pu, les policiers ont ramassé les mélanges explosifs et les armes et les pierres dans l'arsenal monté par les jeunes de toutes les cités alentour, venus en renfort pour les émeutes. Puis au bout de trois jours le calme est revenu, pour le « respect » de celui que la mort a emporté, comme ils disent. On a veillé, les amis proches ont passé la dernière nuit avant les funérailles en veille, nourris par des mamans venues leurs porter des kilos de couscous.

Jamais l'église de Villetaneuse n'a été aussi pleine qu'au jour des obsèques autour d'un cercueil couvert d'un drap blanc. Ils étaient tous là : blacks, blancs, beurs. Les jeunes filles et les enfants sont entrés portant une rose à la main. Les garçons voulaient tous porter le corps. Les élus locaux n'ont pas voulu être absents. Avant qu'on ne lise le récit de Marie-Madeleine, la femme de l'Evangile venue

elle aussi à la tombe des fleurs et du parfum à la main, quatre jeunes ont dit au micro les textes qu'ils avaient préparés, leur hommage et leur prière et leur certitude que cette fin là ne pouvait pas être la fin. Il leur fut dit qu'au rendez-vous de la vie on vient comme ça avec une fleur, non pas avec des pierres, sinon la vie ne viendra pas. Devant les adultes et les officiels, les amis du défunt ont trouvé les gestes les plus justes pour exprimer un dernier adieu dignement et calmement. Et ce fut, pour cette fois, la fin de la colère. Question: existe-t-il un lieu autre que la liturgie où ces choses peuvent être exprimées aussi intensément?

Les murs de notre immeuble portent partout les inscriptions qu'on voit d'habitude sur les couronnes mortuaires et sur les tombes : « Fred, on t'aime ». Il faut qu'on sache partout de quelle nature sont les liens qui unissent les jeunes des cités, des liens quasi familiaux dont l'église fut, le temps d'une heure, la tribune choisie pour leur proclamation. Si par l'ouverture d'un espace à ces paroles un peu maladroites on pouvait conjurer ensemble la violence ou au moins une toute petite part, nous pourrions rendre grâce.

# L'Eglise contre la fracture sociale

C'est l'occasion de souligner ici la place de l'Eglise dans la société comme agent du « lien social ». L'expression est à la mode, mais elle dit quand même quelque chose. Si nous prétendons rassembler des chrétiens en communauté chrétienne, il nous faut veiller avec la même inquiétude à faire exister une communauté humaine. C'est Babel chez nous et nous voudrions que de ces populations naisse quelque chose comme un peuple. Un peuple n'est peuple que par le sentiment d'appartenir à un peuple jusqu'à en mourir. Non pas une nation, non pas un parti, non pas une Eglise, mais un peuple. Plusieurs origines, plusieurs langues et couleurs de peau, plusieurs catégories sociales, mais un peuple. Je crois que la communauté chrétienne dans nos villes de banlieue est un lieu privilégié pour avancer dans ce sens. On n'y trouve pas tout le monde - sauf cas exceptionnel – notamment les musulmans et les non-croyants en Dieu, mais viennent des hommes et des femmes de toutes origines. Nous avons le monde à domicile et cette chance peut être saisie. Les lieux de

rencontre gratuits et réguliers où les gens puissent se croiser et se lier ne sont au fond pas si nombreux. Le quartier c'est-àdire le voisinage est un de ces lieux, mais il y a aussi l'église. Il faut avoir goûté au bonheur de la liturgie des dimanches en paroisse populaire pour saisir l'importance de ce qui se passe là pour le lien social. Le brassage des cultures est notre réalité du moment et nous sentons bien que la dimension de notre Eglise est désormais planétaire. C'est une dimension importante de l'aventure ecclésiale que le souci d'accueillir l'autre et d'y trouver un frère.

# L'heure du souffle ou la violence de Dieu

(( L'Impie se révèlera et le Seigneur le fera disparaître par le souffle de sa bouche. ))

Benoît DESCHAMPS

De la Genèse à l'Apocalypse, chaque page de la Bible est faite de violence et fait violence à qui la lit. Benoît Deschamps, de la Mission de France, invite à un libre parcours biblique, jalonné par deux étapes principalement : la "ligature" d'Isaac et la mort de Jésus. A la manière d'un impressionniste, impressionné par ses rencontres et imprimant sa marque sur les portraits qu'il en fait, touché par le mouvement de leur âme et retouchant sans cesse la dureté ou la douceur de leurs traits, l'auteur pose son regard sur des figures bibliques jamais assez familières, toujours aussi vivantes, à condition de s'exposer soi-même à la subtile et douce lumière de Celui qui les anime.

Du jardin du Paradis à celui de Gethsémani, du pays de Moriyya au Golgotha, de la montagne de l'Horeb à celle des Béatitudes, du Sinaï au mont des Oliviers, du premier souffle de Dieu dans les narines du premier homme au premier souffle du Ressuscité sur ses premiers envoyés, il n'y a qu'une Heure, il n'y a qu'un Souf-

fle : celle du souffle de l'Esprit, violent de la violence de Dieu. Pour faire violence à la violence, définitivement. Pour que l'homme soit plus homme, à l'image de la douceur de Dieu, à sa divine ressemblance. Adam, Caïn, Abraham, le Psalmiste, Pierre et Judas, Jésus, chacun à sa manière, a subi l'épreuve de la violence. Chacun a jalonné l'histoire de sa défaite définitive par l'épreuve de la Croix.<sup>1</sup>

#### Douceur de la violence créatrice

Au commencement était la douceur de Dieu, rien que la douceur, toute la douceur de Dieu. Dieu créa en douceur, par son Verbe, doux et humble de coeur. Tout fut par lui, et rien de ce qui fut, ne fut sans lui. En lui était la vie. Tout tenait à lui, toute la vie tenait à lui, toute la vie allait tenir à lui, comme à une parole, comme à un souffle.

Un souffle qui n'en peut plus d'être retenu. Comme un désir d'aimer qui déborde et veut tout emporter. Comme un excès d'amour qui laisse libre cours à sa violence, sa violence amoureuse, sa violence créatrice. Car Dieu crée par excès. Par son souffle divin, fort comme l'ennemi qui déferle du nord, doux, ténu, comme la brise d'un soir d'été sur les terrasses de Jérusalem.

<sup>1.</sup> Le choix des textes commentés ou évoqués ici est évidemment arbitraire ; il aurait fallu commenter la Bible entière. Deux pages m'ont paru essentielles : celle que la tradition chrétienne appelle "Le sacrifice d'Isaac", et le crucifiement de Jésus.

Sur le thème de la violence dans la littérature biblique, il existe déjà un excellent, et encore récent, dossier exégétique : c'est celui, très suggestif et novateur puisqu'il fait se croiser l'exégèse et la psychanalyse, établi par Paul Beauchamp et Denis Vasse, *La violence dans la Bible*, Cahier Evangile n° 76, Paris, Cerf, 1991 (cf. p. 64 de bonnes indications bibliographiques).

Pour conserver au style et au rythme leur homogénéité, j'ai préféré ne pas donner dans l'article lui-même les références des textes, en italiques, qui jalonneront cette libre méditation. Dans l'ordre biblique des livres, les références sont les suivantes : Gn 1,26.27 ; 3,8.9 ; 4,9.10.12.14 ; 15,6 ; 22,1.2.12 ; Dt 6,4 ; Ps 37,11 ; Mt 5,4 ; 11,29 ; Mc 12,27 ; Lc 4,13 ; 22,3.22.37-38.51.52.53.60 ; 23,10.34.35.37.46.47.48 ; Jn 1,3-4a ; 3,8 ; Rm 4,3 ; 2 Th 2,8.

Douceur de Dieu, douceur du regard créateur. Douceur du corps de Dieu, léger, légèrement penché sur l'homme, son bienaimé. Ses deux mains caressent, et soutiennent en même temps, la tête d'Adam qui repose sur ses genoux, comme un nouveau-né repose sur le ventre maternel, comme un enfant prodigue s'enfonce dans la tendresse paternelle. "Père et mère", Dieu créa l'humain à sa ressemblance. homme et femme il les créa. Le prophète Isaïe, l'évangéliste Luc, le sculpteur du portail Nord de Chartres et, à son tour, Rembrandt, disent cela. Ils ne disent que cela, que cette douce violence du premier amour, de l'amour premier du premier jour. Seule cette douceur peut donner à l'homme et son Créateur de s'unir dans l'enchantement d'un même sourire. Mystérieux sourire qui réunit et illumine les visages de la mère qui allaite, des "Epoux étrusques" de la villa Julia à Rome et de l'Ange de Reims.

Ils entendirent la voix du Seigneur Dieu qui se promenait dans le jardin au souffle du jour. L'Heure du Souffle. La plus douce et la plus violente. Celle qui vous met au jour, ou bien vous assombrit, pire, vous anéantit. Celle du repentir qui redonne de sourire, ou bien celle du remords qui rime avec la mort. Pierre et Judas à leur tour y passeront, à l'heure de la Passion. Dès les premières pages du Livre, c'était écrit.

### L'amour plus originel que le péché

Au commencement, il y avait le désir de Dieu et son violent amour, si violent qu'il créa l'homme à son image et à sa ressemblance. L'homme allait-il se laisser prendre à sa divine violence et s'élever à sa divinité? Etre homme, dit le Sacerdotal, n'est-ce pas lui ressembler?

Survient l'Inexpliquée, l'Inexplicable, l'Immonde, la Bête, rusée comme un serpent, la Bête et son désir de violence, son unique désir, prête à mordre l'homme dans sa "chair", dans sa faiblesse d'homme, dans son humanité humaine, trop humaine. L'homme allait-il se laisser prendre à sa violence animale et sombrer dans sa bestialité? Etre homme, dit le Yahviste, n'est-ce pas la dominer?

Au commencement, il y avait l'amour, plus originel que ce que l'homme allait

appeler et instituer le "péché originel", le "péché" qui défait Dieu parce que Dieu n'a jamais fait l'homme pécheur. Terrible théologie, enseignée et transmise pendant des siècles et des siècles, en toute assurance et en toute "bonne foi", mais terrible quand même : combien d'enfants innocents sont nés et ont été élevés dans la mauvaise conscience des "liens du péché", au lieu de s'entendre souffler à l'oreille le jour de leur baptême, comme au premier enfant de la terre, comme à tous les enfants de la terre : « Tu es mon enfant bien-aimé, je t'aime de toute éternité. » Au lieu d'apprendre à sentir, à ressentir, comme à chaque fois que l'on respire, ce souffle de Dieu en nous, plus vivant en nous que nous-même; si intime, si doux qu'il rend plus fort que le péché lui-même. Au lieu de grandir en lui comme on grandit dans la confiance, dans la seule confiance. Dans ce souffle vital du premier jour, dans cet Esprit d'amour source de tout amour qui, lorsqu'on y accède, réveille notre mémoire de l'amour originel. La grâce précède la création. Dans la foi en la douceur originelle, la grâce nous est acquise, de toujours à toujours.

La violence des hommes, la violence du péché n'attendent pas, hélas, le nombre des années, mais, grâce à Dieu, le vent souffle où il veut. La figure de Nicodème est là pour entretenir en nous la mémoire du premier Souffle. Il n'y a pas d'âge pour renaître de l'Esprit, pour devenir une créature nouvelle, pour devenir fils, enfant de Dieu.

Dieu et l'homme, si loin, si proches : à quoi bon se cacher au milieu des arbres du jardin comme des voleurs de pommes? Dieu n'est-il pas le meilleur Allié de l'homme? Pourquoi cette peur de Dieu en l'homme? Dieu n'est-il pas le "Bon" Dieu? "Chercheur de Dieu", avez-vous dit? De Dieu ou de l'homme, qui cherche l'autre en vérité? Qui, le premier, s'est écrié: Où es-tu? et crie de plus belle: Où est ton frère Abel?

Où es-tu? Qu'as-tu fait? En se faisant violent, lui que Dieu fit à son image, en se cachant de Dieu, l'homme perd son Dieu. Et en se séparant de son frère, l'homme, le "terreux", perd sa terre : il devient errant et vagabond sur la terre, et finalement se perd lui-même. N'est-il pas écrit : Les doux posséderont la terre en héritage?

#### Abraham au sommet de la douceur

Abraham est parti pour cette terre ; il a laissé son héritage pour la recevoir en héritage. Il est parti sur une parole : quoi de plus fragile, de plus ténu, de plus léger qu'une parole? Verba volant, scripta manent. Dire que, depuis le premier souffle, Dieu et l'homme ne tiennent qu'à une parole! Mais, quand Dieu prend la parole, il la donne. Mieux, il se donne, "comme un souffle fragile" dit le cantique. Et cette parole est promesse. Et cette promesse n'est pas parole en l'air, mais promesse d'une terre, d'une terre belle... comme la Terre Promise. Que serait un homme sans terre? Un vagabond. Caïn le violent l'a appris à ses dépens : pour posséder la terre, il faut ne pas en prendre possession, mais la recevoir, de Dieu. Dit autrement, il ne faut pas être violent, mais "doux".

Le terme "doux" est-il juste pour le "père des croyants"? Ce dernier n'était-il pas prêt à faire violence à son fils Isaac, et, qui plus est, à la demande de Dieu? L'Un et l'Autre Testament, dans la Genèse et dans la tradition paulinienne, retiennent d'Abraham non pas qu'il fut "doux", mais "croyant", et "juste" : croyant juste, c'est-à-dire "ajusté" à Dieu et à sa volonté. Mais justement, "doux" et "croyant" ne sont-ils pas deux vocables très proches?

En effet, quand le Psalmiste, et Matthieu à sa suite, écrivent : Les doux posséderont la terre, ils désignent les ânâwim, les humbles, les dépendants de Dieu. Les "patients", comme on dit. Ceux qui ne se crispent pas, qui ne s'emportent pas devant les contradictions de la vie, à commencer par celle qui oppose la mort et la vie. « Le doux ne cherche pas à faire violence à Dieu, à lui arracher ce qu'il désire. (...) Le doux accepte le temps de Dieu et la manière de Dieu. »<sup>2</sup>

Etre violent, c'est nier le don. Etre doux, c'est ne prendre que ce qui est donné. Si telle est bien la "douceur" biblique, qui, mieux qu'Abraham, a su conjuguer la douceur et la foi ? Mais la question ne fait que rebondir : Comment concilier la douceur de la foi, la douceur qu'est la foi d'une part et, d'autre part, la volonté apparemment violente, meurtrière même, du Dieu

<sup>2.</sup> Marcel Dumais, Le Sermon sur la Montagne (Matthieu 5-7), Cahiers Evangile nº 94, Paris, Cerf, 1995, p. 20.

d'Abraham ? "Abraham le doux" et "Dieu le violent" ? Credo quia absurdum, mais parfois, convenons-en, l'absurde est... absurde !

Abraham crut à Dieu et ce lui fut compté comme justice. Abraham a cru, au point de croire que Dieu a voulu reprendre la vie de l'enfant qu'il lui avait lui-même promise et donnée. Abraham a cru, au point de croire que la volonté de Dieu pouvait être contradictoire au point de reprendre la parole qu'il avait donnée, au point de se renier et d'être un dieu violent, de la violence des hommes, de la violence des idolâtres. Abraham a cru au point de croire à l'absurde.

Interprétation traditionnelle et sacrificielle, séculaire et pleine de mystère, admirable et implacable, dramatique mais jusqu'à quel point critique? Abraham champion de la soumission aveugle, de l'acceptation inconditionnelle, de l'obéissance totale, du volontarisme jusqu'à l'héroïsme, bref le parfait "craignant-Dieu".3 Mais de quel dieu s'agit-il? Quelle est sa volonté? Par quelle violence est-il habité? En quoi devait consister *l'épreuve*, puisqu'Abraham devait y passer?

Il y a toujours, à des degrés divers il est vrai, écarts, conflits, tensions entre les textes et leurs traductions, entre leurs traductions et leurs interprétations. Il y a violence entre le texte et le lecteur. Cela est particulièrement vrai du récit de la Genèse : S'agissait-il de faire monter Isaac sur la montagne, autrement dit vers Dieu, pour l'immoler en holocauste? Abraham l'a cru. Mais quiconque est entré dans le combat spirituel sait combien la frontière est parfois subtile entre la foi et l'imaginaire. A chacun son combat. A chacun de discerner: «Si Dieu n'a pas demandé l'immolation et qu'Abraham, lui, l'ait tout d'abord cru, alors nous sommes dans le dévoilement de l'imaginaire d'Abraham et la transformation de sa foi. (...) Tant de

<sup>3.</sup> Cf. encore le récent commentaire de Yeshayahou Leibowitz, *Brèves leçons bibliques*, DDB, Paris 1995, p. 42 : « Alors que l'on touche au plus profond de son être psychique, Abraham reste silencieux. Le Midrash voit dans ce silence le niveau de courage le plus élevé atteint par la foi d'Abraham. (...) L'ordre donné à Abraham : "Prends ton fils..." concerne la perfection de la foi, et sur ce point Abraham n'argumente pas. Il reste silencieux, se lève tôt le matin et selle son âne. »

choses mortifères sont d'abord admirables à nos yeux ! (...) Abraham a donné selon ce qu'il savait du don. Le divin, grand thérapeute, se laisse prêter les sentiments d'Abraham; à partir d'eux seulement, la transformation est possible. YHWH se révèle comme non-idole, non Moloch. »<sup>4</sup>

En effet, Abraham a cru, mais Dieu n'est jamais celui que l'on croit. Il est le Tout-Autre, tout-autre que ce que l'on croit, tout-autre que ce que l'on a toujours dit de lui. Dieu est toujours différent, toujours du côté de la nouveauté, de la surprise, de la subtilité. C'est en cela, exactement, qu'il est fidèle, Le Fidèle. Du côté du bouleversement, permanent. Du côté d'une vie bouleversée, pour que la vie soit

plus la vie. Comment peut-on lui prêter le moindre désir de violence, qui plus est de violence à mort ? N'est-ce pas cela même devenir "fils d'Abraham": croire vraiment qu'il est le *Dieu des vivants*? Comment croire qu'il a désiré la mort, qui plus est la mort d'un enfant, qui plus est la mort de l'aîné des "enfants d'Abraham"? Comment croire, dans la foi, que la violence du Dieu d'Abraham est celle d'une vulgaire idole?

Dieu n'est pas assoiffé de sang mais de la foi des croyants. De leur foi vivante, de leur foi de plus en plus vivante, c'est-à-dire de leur foi en la vie et seulement en la vie, de leur foi en lui et seulement en lui, l'Unique; pourquoi dit-on le Dieu *Un* 

<sup>4.</sup> Marie Balmary, Le Sacrifice interdit. Freud et la Bible, Paris, Grasset, 1986, pp. 197, 200 et 203. C'est moi qui souligne. Voir aussi le commentaire de Paul Beauchamp et Denis Vasse qui soulignent la « grande originalité du récit de la "ligature" d'Isaac: Prends ton fils, ton unique, Isaac, que tu aimes. Pars... tu l'offriras en holocauste (Gn 22,2)... Le sens de l'épisode n'est pas seulement que Dieu ne veut pas ou ne veut plus de ces rites sanglants, mais que, même lorsque l'homme les voulait, Dieu était présent à cette volonté: autrement, comment l'aurait-il transformée? Ainsi, dans le même épisode, la violence est à la fois assumée et convertie. Non sans rester signifiée dans la suite des temps par le sacrifice du bélier. Nous assistons donc à la phase de clair-obscur dans laquelle, aux yeux d'Abraham, Dieu n'était pas complètement distingué de l'idole: ce clair-obscur n'est pas ténèbres absolues: la parole de Dieu elle-même a revêtu pour un temps sa modalité. Mais on comprend que, d'un état si mystérieux, la Bible ait présenté des versions différentes » (ibid., pp. 18-19). Et, à propos du rite du sacrifice du fils aîné aux divinités païennes: « L'idolâtrie de Molok conduit à sacrifier l'image vivante reçue (le fils) à l'image morte fabriquée » (p. 23).

sinon parce qu'avec la vie il ne fait qu'un? Son plus violent désir c'est que l'homme le désire, violemment, de tout son être, de toute sa liberté, de toute sa reconnaissance. Que l'homme lui remette tout ce qu'il lui a donné, pour le recevoir en vérité. Que l'homme, dans tout ce qu'il fait, dans tout ce qu'il est, dans tout ce qu'il possède, y compris son pays, y compris son plus cher enfant, que l'homme "monte" vers lui, comme l'encens des liturgies d'Orient, comme une prière d'action de grâce qui monte du plus profond de soi. Que l'homme "monte", et le rejoigne, à pas d'homme, à pas lents, comme on gravit une montagne, en douceur, doucement.

Dieu mit Abraham à l'épreuve : Qu'y a-t-il de plus onéreux, de plus éprouvant, de plus lent, de plus violent, que d'atteindre la montagne du Seigneur, "le sommet de la douceur"?

### Le fils de Dieu à la merci des violents

De l'Un à l'Autre Testament, il n'y a qu'une Heure ; de l'Ancienne à la Nouvelle Alliance, il n'y a qu'un Souffle : l'Heure du Souffle. Et, dit-on aujourd'hui encore à Jérusalem, du mont Moriyya, lieu traditionnel de la "ligature" d'Isaac, au Golgotha, il n'y a que quelques pas, longs comme un chemin de Croix. L'Heure du Souffle ne fait que changer de nom : c'est maintenant l'Heure de la Passion.

Elle vous tombe dessus, comme la nuit, pour le pire ou pour le meilleur. C'était écrit, avons-nous dit.

Elle vous enferme sur vous-même, vous entraîne dans l'enfer d'une morbide culpabilité. Trente deniers, c'est être bien mal payé pour un baiser. Et du baiser à la morsure du remords, de la violence qui viole l'amitié à celle du mépris de soi, il n'y a qu'un pas, qui mène à la corde.

Elle vous saisit comme la froidure d'une nuit du temps de Pâques. Voyage au bout de la miséricorde, qui mène au chant du coq, à l'heure du repentir où les larmes amères donnent l'avant-goût de l'avenir. Heure du clair-obscur, heure critique de l'entre-deux, heure de vérité qui, seule, fait venir à la lumière. Coeur de Pierre fondant en larmes d'amour empêché. N'est-ce pas toujours dans notre capacité à aimer que nous sommes le plus blessé?

Heureux l'homme qui se laisse regarder par Dieu, qui ne retient pas ses larmes : de ses yeux lavés, il verra Dieu. Il le reconnaîtra, sous son vrai Nom, qui ne fait qu'un avec la Miséricorde, lui, "Le Miséricordieux".

Jésus, lui aussi, doit vivre son Heure, jusqu'à son dernier souffle, pour qu'elle soit l'Heure du Souffle. Et rien ne lui est épargné.

Dans l'évangile de Luc, il est condamné avant même d'être arrêté. Il voit clairement la souffrance et la mort, violente, qui l'attend. Il sait qu'il sera livré et par qui il le sera : son disciple Judas. Il prévoit qu'il sera arrêté comme un criminel mais rejette à l'avance la violence des criminels. Rien ne saurait le faire dévier du chemin qui mène au mont des Oliviers pour la prière habituelle, mais celle-ci n'a rien d'habituelle : elle le fait suer sang et eau. Rien, comme toujours, ne le détourne de sa relation au Père. Et c'est au moment où il consent à sa volonté que l'ange le réconforte pour affronter l'angoisse qui survient, soudaine, forte, mortifère. Comme un vulgaire bandit, il se laisse arrêter. Sa seule résistance : résister à la résistance armée. Au premier geste de violence, il dit non par un geste de guérison. Saisi, objet de moqueries, maltraité, frappé et insulté, emmené au Sanhédrin et du Sanhédrin chez Pilate, accusé, interrogé, renvoyé chez Hérode pour être à nouveau interrogé, accusé avec violence dit le récit, traité avec mépris et, finalement, condamné à la croix. Il s'est remis à la volonté de son Père, il est livré à la volonté des grands prêtres et du peuple.

Le Fils de l'homme s'en va selon ce qui a été fixé (...) Il faut que s'accomplisse en moi ce texte de l'Ecriture: "On l'a compté parmi les criminels". Et, de fait, ce qui me concerne va être accompli. — Seigneur, dirent-ils, voici deux épées." Il leur répondit : "C'est assez" (...) "Laissez faire, même ceci". Voilà, tel qu'il est exprimé par Luc, le mystère de la violence de Dieu: "Il faut que... (...) Laissez faire...". La volonté de Dieu serait-elle de faire violence à son Fils? Certains, et non des moindres, l'ont enseigné et prêché. Mais cette théologie-là n'aurait-elle pas quelque chose de blasphématoire ? Ce que Jésus subit sur la croix, ce n'est pas le châtiment de Dieu mais la violence des péchés de l'homme.

Jésus meurt du péché de l'humanité, le Nouveau Testament le dit assez. Mais il est non moins vrai qu'en Jésus son Fils, Dieu doit prendre sur lui cette violence de l'homme pour qu'elle n'ait plus de prise sur l'homme. Mystère de la Passion, de la mort violente du Fils de Dieu: pour arrêter la violence, il doit se laisser arrêter. Et Dieu l'Innocent doit laisser son Fils entre les mains des violents.

Pour que la violence ne soit plus, pour faire violence à la violence, Jésus doit la "laisser faire". La laisser s'exercer contre lui. Pour que "ce qui le concerne soit accompli", il doit être à sa merci. A la merci de la violence de Satan, celui qui ne dit jamais son nom et qui n'agit que par dissimulation. Car, bien sûr, le revoici. Lui qui avait, une première fois, épuisé toute tentation possible et n'avait fait depuis que s'écarter de Jésus jusqu'au moment fixé, le diable, on n'en est pas surpris, est à l'heure lui aussi. Comme à l'heure d'Adam, la Bête est là, entrant en Judas, secouant l'apôtre Pierre, et maintenant la voilà à l'oeuvre dans les grands prêtres, les chefs des gardes du temple et les anciens: "C'est maintenant votre heure, c'est le pouvoir des ténèbres", leur dit Jésus lucidement. "C'est pas moi, c'est lui!". Mais si justement! Le véritable ennemi, le Violent, c'est lui, Satan!

A chaque vocifération, à chaque geste de violence, à chaque agression, délibérée ou non, à chaque acteur de la Passion, qu'il se nomme Hérode ou Judas, Pierre ou Pilate, qu'il soit de son côté ou non : ses disciples ou ses gardes, les filles de Jérusalem ou les simples soldats, le serviteur du Grand-Prêtre ou le bon larron, Jésus répond par la non-agression.

Aux brutalités, il répond par sa douce fermeté. A la bestialité, par son humanité. Aux hurlements de haine et de vengeance, par le silence de l'innocence. Aux cris de lamentation, par des mots de consolation. Par sa prévenance à chaque instant. Par un regard posé au lieu de s'imposer.

Jésus est là, il ne se dérobe pas. A aucun moment de sa Passion il ne fait semblant d'être "passionné". Chaque pas de son chemin de croix est juste, car il marche comme un juste; le centurion ne s'y trompera pas, et le dira. Face à la violence mortelle qui de partout le cerne et l'assaille, il manifeste sa présence, sa présence entière, sa présence réelle: celle de l'amour réel. A un point tel que tous les

gens qui s'étaient rassemblés pour ce spectacle, à la vue de ce qui s'était passé, s'en retournaient en se frappant la poitrine. La victoire de la Croix est celle de la douceur.

### Jésus dans la douceur du Père

Pour faire taire la violence, définitivement, la violence qui, par définition, est négation de la parole, il fallait une parole, et cette parole, la voici : "Père, pardonneleur car ils ne savent pas ce qu'ils font". Il fallait cette parole unique, mais il fallait aussi que Dieu, en son Fils, ne fît qu'un avec cette parole. Il fallait que le Fils de Dieu fût dans sa chair cette parole, la Parole, le Verbe doux et humble de coeur. Et cette parole de pardon de Dieu ne pouvait être énoncée en vérité qu'à ce moment-là et qu'à cet endroit-là : la Croix. C'est la Parole de la Croix, de la totale dépendance, de l'entière innocence, de la "touteimpuissance" de Dieu face à la violence des hommes.

Non, les hommes "ne savent pas ce qu'ils font". Et d'ailleurs, comment peuvent-ils "savoir" puisque la violence rime avec l'ignorance, est arrimée à l'ignorance. Comment peuvent-ils "savoir" puisque la violence appelle la violence, se nourrit d'elle-même et, par là-même, aveugle l'homme. Pierre lui-même, comme tout "brave homme", "ne savait pas". Ne dit-il pas à son interlocuteur dans la cour de la maison du Grand-Prêtre : "Je ne sais pas ce que tu veux dire"? Tragique ignorance, effrayante inconscience, source de toutes nos errances, de toutes nos violences : « Je ne savais pas, je ne me rendais pas compte, j'avais perdu la tête...». Homme "hors de lui", divisé, qui ne "sait" pas luimême ce qu'il fait. Mais homme réunifié s'il "sait" être "retourné" au regard de son frère crucifié. S'il "sait" éprouver que son péché le dépasse mais que Dieu est plus grand que son péché. Car la violence de Dieu n'est jamais contre l'homme mais toujours contre la violence de l'homme. Et seul le pardon de Dieu fait homme pouvait faire violence à la violence de l'homme. Mystère de l'Incarnation qui ne dit que le pardon.

Mais pardonner, n'est-ce pas se faire violence? Pardonner n'est-ce pas inhumain, au-dessus des forces de l'humain? Pardonner ne relève-t-il pas du

surhumain, de l'au-delà de l'humain? Dieu seul pardonne. Seul le divin en l'homme donne à l'homme de pardonner. "Père, pardonne-leur car ils ne savent pas ce qu'ils font." Ici, pour être précis, le Fils de l'homme ne pardonne pas, mais demande au Père de pardonner. La force du Fils de l'homme, c'est de trouver la force de demander à son Père de pardonner. D'être plus fort que la violence des hommes qui le cernent comme des bêtes. De regarder les hommes pour ce qu'ils sont au regard de la création : non pas des bêtes, mais des hommes à l'image du Créateur, leur Père. Sur la croix comme au désert, la force du Fils de l'homme, c'est d'être plus fort que sa propre force ; plus fort que la tentation du "Sauve-toi toimême", la tentation de faire violence à son Père, de lui arracher son salut. De "gagner son Paradis" au lieu de le recevoir, de le prendre comme un dû au lieu de lâcher prise. C'est en cela, exactement en cela, qu'il est "le Fils", "le Messie de Dieu", "l'Elu" annoncé dans le baptême et la Transfiguration. C'est en voyant cela, exactement, en voyant ce qui s'était passé, que le centurion peut rendre gloire à Dieu en disant : "Sûrement, cet homme

était juste". "Juste", "doux", "croyant", confiant absolument, comme "le père des croyants". Moriyya et Golgotha se rejoignent là, précisément.

"Père, entre tes mains je remets mon esprit": abandonné des siens, Jésus s'abandonne au Père. A l'heure de son dernier souffle, Jésus est totalement patient, totalement passionné, totalement dans la douceur du Père et la violence de l'Esprit.

Pour signifier le pardon du Père aux hommes, pour donner le signe de la Croix, pour être le pardon du Père sur la terre, Jésus devait mourir de la plus violente des morts. Pour dire Dieu, le Fils devait ne faire qu'un avec son Père sur la Croix. Il devait faire sienne la "toute-impuissance" de Dieu donnant sa vie aux hommes. Grâce de Jésus le Seigneur, dans l'amour de Dieu le Père et la communion de l'Esprit, pour toujours avec tous.

Pourquoi tant de violence ? Même le Livre où "tout est écrit" ne fournit pas "la" réponse. Mais Jésus a écrit la sienne en lettres de sang sur le bois de la Croix. Pour révéler l'amour violent de Dieu, Jésus devait mourir de la violence des hommes. Pour dévoiler le vrai visage du "Dieu des armées", Jésus devait être totalement désarmé. La violence, toute la violence, toute la violence de l'homme, le Fils de l'homme l'a prise sur lui, pour que toute la violence de l'Esprit, toute la violence du Souffle de Dieu, toute la violence du commencement recommence chaque fois que l'homme laisse vibrer en lui le souffle d'une voix brisée : "Père, pardonne-leur car ils ne savent pas ce qu'ils font." A l'Heure du Souffle, l'Heure de l'incroyable douceur de la violence de Dieu.

## Afrique du Nord ~ 3<sup>ème</sup> siècle ~ Saint Cyprien Dachau ~ Années 40 ~ Jacques Sommet

En écho à ce numéro de la Lettre aux Communautés, tout entier consacré aux violences que les hommes ou que la nature non maîtrisée font subir à d'autres hommes, nous proposons deux textes, séparés par des siècles, mais qui, tous deux, dans des langages et des cultures différents, sont des témoignages de cet irréductible en l'homme, de cet imprenable que la violence des autres ne saurait réduire absolument en tous les hommes car il y en a toujours un pour dire "non" ou pour dire "Dieu". Et ce sont deux façons de dire un même "oui" au cœur de l'homme, à sa liberté. Et cette attestation passe les frontières du temps et de l'espace: c'est la commune humanité des martyrs de l'humanité, cette assemblée de tous les saints qui nous précèdent, quelle que soit leur religion ou leur irreligion.

Le premier texte est de Cyprien, évêque de Carthage. C'est un extrait de la lettre 76, qu'il adresse aux évêques, aux prêtres et aux diacres d'Afrique du Nord, condamnés aux travaux forcés dans les mines de la région de Constantine sous la persécution de Valérien (257 ap J.-C.). (In: *Le martyre dans l'antiquité chrétienne*. pp. 98 - 100, Coll. "Les Pères dans la foi", Migne. Texte traduit par François Frémont-Vergobbi.)

Le second texte a été écrit par notre ami de toujours, Jacques Sommet s.j.. Il est extrait de son livre : *L'honneur de la liberté*. (Entretiens avec Charles Ehlinger. Le Centurion. pp. 121 - 123).

### "Hosties..." St Cyprien

C'est en étant d'abord violemment bâtonnés que vous avez commencé à confesser votre foi ; il n'y a là rien dont nous puissions nous plaindre. Le chrétien n'a pas peur des bâtons, lui qui place tout son espoir dans le bois. Le serviteur du Christ a reconnu là le signe sacré de son salut ; c'est le bois qui l'a racheté pour la vie éternelle, et c'est le bois qui lui permet d'aspirer à être couronné.

Rien d'étonnant par ailleurs si vous, véritables vases d'or et d'argent, vous avez été mis dans la mine, c'est-à-dire là où se trouvent l'or et l'argent; il y a là un simple changement: l'endroit qui d'habitude fournissait de l'or et de l'argent s'est trouvé en recevoir.

Ils ont mis aussi des entraves à vos pieds, et ils ont attaché vos membres heureux, temples de Dieu, avec des chaînes infamantes, comme si, en même temps que le corps, on attachait l'esprit, et comme si l'or que vous êtes était terni par le contact du fer! Pour des hommes consacrés à Dieu et qui témoignent de leur foi avec un religieux courage, ce sont là des ornements, non des chaînes. Ce n'est pas la honte qu'ils apportent aux chrétiens en leur liant les pieds, mais la gloire de l'accession à la couronne. O chaînes bénies, qui ne sont pas rompues par un homme, mais par le Seigneur! O chaînes bénies, qui permettent d'aller au paradis

par une bonne route! O liens, qui attachent les hommes pour peu de temps dans ce monde, pour qu'ils obtiennent la liberté éternelle près de Dieu! O entraves et traverses qui rendent maintenant votre démarche hésitante, mais qui vous laisseront courir vers le Christ sur un chemin de gloire! Qu'une cruauté envieuse ou maligne vous retienne autant qu'elle veut dans ses nœuds et dans ses chaînes: vous quitterez vite la terre et ses souffrances pour arriver au royaume des cieux.

Dans les mines, le corps ne se repose pas sur un lit douillet, mais son repos, c'est la douceur et la consolation que lui apporte le Christ. Epuisé, on ne se couche par terre, mais ce n'est pas un châtiment que d'être étendu avec le Christ. On est privé de bains, condamné à la saleté et à la négligence, mais même si la chair garde ses souillures, l'esprit, lui, est pur. On y reçoit peu de pain, mais "ce n'est pas de pain seul que vit l'homme, mais de la parole de Dieu" (Lc 4, 4). Les vêtements manquent, et on a froid, mais celui qui a revêtu le Christ est abondamment vêtu et paré. Les cheveux sont hérissés sur les têtes à demi-tondues, mais puisque le Christ est la tête de l'homme, tout va nécessairement bien à cette tête, à qui la foi dans le Seigneur donne sa dignité.

Toute cette déchéance, détestable, abominable aux yeux des païens, quelle splendeur la récompensera! Cette courte souf-france sur terre sera suivie d'une gloire éternelle, quand, comme le dit le bienheureux Apôtre, "Le Seigneur aura transformé notre corps de misère à l'image de son corps de gloire" (Phm 3, 21).

Mais, dans cette situation, frères très chers, ne pensez pas que votre piété et votre foi soient atteintes parce que les prêtres de Dieu ne peuvent pas célébrer et offrir le sacrifice divin. Vous célébrez en fait et vous offrez à Dieu un sacrifice précieux et glorieux, qui vous sera très profitable pour obtenir une récompense au ciel, car l'Ecriture dit "Le sacrifice pour Dieu, c'est un esprit brisé; Dieu n'a point de mépris pour un cœur accablé et humilié" (Ps 50, 19).

C'est ce sacrifice que vous offrez à Dieu, c'est lui que sans relâche vous célébrez nuit et jour, devenus vous-mêmes hosties et vous offrant, comme des victimes saintes et sans tache, selon la recommandation de l'Apôtre (Rm 12, 1, 2).

### "Victimes" Jacques Sommet

J'aimerais revenir sur deux ou trois étapes spirituelles que la condition de Dachau m'a obligé à traverser.

La première étape porte sur Dieu et sur le mal à l'état pur, ou presque. Je fais allusion d'abord à ce qui fut la période en fait si brève du wagon plombé, des premiers jours du train. Elle est significative d'autre chose; c'est un point central de cristallisation.

Toute relation avec la figure antérieure de l'histoire, toute médiation d'une "figure de l'histoire" disparaît. C'est la solitude; même la promiscuité extrême est solitude. On peut parler d'un enfer, mais il y eut un autre enfer après. N'exagérons pas l'aspect tragique du vocabulaire, ne nous laissons pas piéger par les mots; mais il faut dire ce qui est. Pour moi, en positif et en négatif, cette période de solitude de quelques jours, sans liens humains, est l'étape qui me conduit, quand je la revis, à me resituer devant ce que j'appellerai Dieu seul, oui Dieu seul. Parce qu'il n'y a rien d'autre. L'abbé Monchanin emploie cette expression: "Je suis seul d'avec Dieu." C'est-à-dire que je ne suis pas que seul avec Dieu imprévisible. Il n'y a rien, et il y a l'expérience de Dieu. Ou plutôt deux choses: l'expérience humaine et l'expérience de Dieu à l'état brut.

Expérience humaine, en quel sens ? Avant, je n'aurais pas été porté à penser que le mal soit tellement la destruction pure. J'entre dans un univers sans relation avec d'autres hommes, je traverse un lieu qui est par lui-même totalement destructeur. Il n'a pas achevé son travail, il l'aurait pu. Il est destructeur physiquement, on n'y voit rien qui puisse permettre de survivre très longtemps. Il est destruction des relations humaines. Pratiquement toutes les relations antérieures sont liquidées. Et on n'en amorce pas d'autres pendant ce temps-là. On descend dans la destruction gratuite; ce qu'on y vit n'a pas de rapport avec les causes politiques engagées, les culpabilités politiques ou sociales qu'on peut avoir. On est dans une sorte de démesure radicale.

Pendant ces quelques jours, il y a aussi le mal qu'est la maladie. Chose étrange, si vous voulez, c'est l'univers même, organisé par des hommes, que j'éprouve comme dépassé par ce que j'appellerais le mystère même du mal. L'activité de mal dépasse tout projet, fût-ce de mettre des gens en prison, de coincer des ennemis, d'en exécuter d'autres, de purifier une situation. Une destruction est à l'œuvre qui est une sorte de gratuité, gratuité inversée! Parce que la gratuité peut être la grâce. Mais là...! C'est la destruction pour la destruction, au-delà de toute raison, de tout motif, de toute référence. Du moins j'ai éprouvé les choses ainsi.

Et pourtant, je ne sais comment dire, la seule voie possible, donnée, qui se révèle comme une voie forte dans cette situation, c'est précisément la relation à Dieu, un Dieu incompréhensible. L'abandon à l'incompréhensibilité de Dieu reste souverainement possible. Parce que, contre cet univers destructeur, ce Dieu même, qui est le Dieu transcendant, habite ce monde. Il habite ce qui reste de vie. Il habite ce que je suis. Il échappe malgré tout aux prises de cette destruction parce que, par certains côtés, il n'y peut rien; il s'offre comme la possibilité que j'ai de dire oui ou non à ce qui me détruit. C'est l'expérience même de la liberté. Tout est voué à être détruit, et pourtant je peux dire non à cette destruction. Si je suis détruit, je serai détruit comme corps. Mais dans cette destruction rien ne peut obliger mon esprit, ma liberté, à dire le contraire de ce que je dis.

## Cargo Vie de Pascal de Duve

(Livre de Poche 13521)

## La mort intime de Marie de Hennezel

(Robert Laffont) Préface de F. Mitterrand

# Ceux qui vont mourir nous apprennent à vivre

Voilà deux livres qui donnent à cette parole une profondeur insoupçonnée.

Pascal DE DUVE, lors d'un aller et retour en cargo entre Le Havre et les Antilles, rédige son journal. Séropositif depuis des années, la maladie vient de se déclarer, et son ami de le trahir. « Ceci est un journal infime – avec beaucoup d'espaces blancs où se loge, invisible, l'indicible. » Un journal où les mots pour le dire ne suffisent pas : il faut les faire résonner jusqu'à la torture pour exprimer la parole

ultime. Deux lambeaux de mots (E., seule allusion au nom de l'ami perdu, et VIH, l'abréviation terrible du virus), deux maux rongent le corps et l'âme de ce jeune homme de vingt-huit ans : la blessure incicatrisable d'un amour massacré par la lâcheté, et la lente progression du virus qui attaque inexorablement le cerveau. L'ulcère de l'amour corrompu s'avère un mal infiniment plus terrible que la morsure quotidienne de la maladie. Le compagnon de voyage est désormais ce VIH qui restera fidèle jusqu'à la mort. « Sida mon amour, je t'aime. Je t'adore autant que je t'abhorre. Je t'aime parce que tu es mien, à nul autre pareil... Je t'aime parce que nous mourrons ensemble. Et, enfin, je t'aime surtout parce que, grâce à toi, ma vie écourtée devient chaque jour plus extraordinaire. » Nous découvrons au fil des pages un émerveillement devant la Vie jusque là insoupçonné. Un cri d'espérance de l'humain qui refuse le destin. « Frères sidéens, j'en témoigne : notre maladie n'est pas fatalement épouvantable. » La vie qui s'en va métamorphose chaque seconde en un présent de contemplation, en une prière lancée vers le mystère. « Dieu, je T'ai traqué au cours de ce voyage. Quand j'admire la beauté du Monde, je suis souvent tenté de croire en ton existence

Mais quand je médite sur la souffrance qui se développe sans cesse dans ce même Monde, j'ai l'impression qu'aucun Tout-Puissant ne peut exister. Dieu, si Tu n'existes pas, la Beauté est la chose la plus étonnante qui soit, souveraine et magnifique. Mais si Tu existes, la souffrance est le mystère le plus douloureux que l'on puisse imaginer.»

UN

Le livre de Marie DE HENNEZEL est tout simplement d'une profondeur bouleversante.

C'est le récit des rencontres quotidiennes d'une psychologue dans une unité de soins palliatifs. Y sont accueillis ceux qui sont au bout de leurs souffrances, au bout de leur vie. L'auteur, avec toute une équipe de soignants, accompagne ces flammes de vie jusqu'à leur dernier vacillement, par leur présence, par les paroles souvent chuchotées, par le recueillement des derniers souffles, et surtout par ce contact des corps qui expriment l'ultime humanité qui se révèle là plus que partout ailleurs.

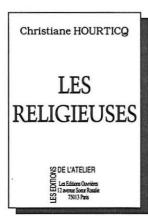
« La vie m'a appris trois choses : la première est que je n'éviterai ni ma mort, ni celle de mes proches. La deuxième est que l'être humain ne se réduit pas à ce que nous voyons ou croyons voir. Il est toujours infiniment plus grand, plus profond que nos jugements étroits ne peuvent le dire. Il n'a, enfin, jamais dit son dernier mot, toujours en devenir, en puissance de s'accomplir, capable de se transformer à travers les crises et les épreuves de sa vie. »

Chaque page de ce livre témoigne, donne chair et visages à ces paroles que nous n'osons le plus souvent que du bout des lèvres. Les mots de douleur et de douceur s'y retrouvent dans cette proximité stupéfiante que la langue nous proposait depuis toujours sans que nous n'y prenions garde. Non, la mort ne rime pas qu'avec angoisse, dégradation ou horreur. A la porte de l'infini peuvent se révéler une

tendresse, une sérénité, une vérité de l'être qui introduisent à l'accomplissement de ceux qui vont passer de l'autre côté de la vie... et de ceux qui, les accompagnant, restent encore un temps de ce côté du gué.

En partageant ses découvertes, Marie DE HENNEZEL, nous révèle combien la mort peut être une naissance, « une tentative de se mettre complètement au monde avant de disparaître ». Ces quelques mois, ces quelques jours, ces dernières minutes peuvent transfigurer des vies entières de solitude, de souffrance, d'hypocrisie. Les paroles prononcées au bord de l'inconnu, les gestes d'amour donnés à l'autre qui se fait proche, portent un poids de vérité qui dévoilent combien nous vivons à la surface de nos existences. Oui, ceux qui vont mourir sont nos maîtres en humanité. Ce livre, écrit par une femme, en témoigne magnifiquement.

Présentés par P. CHAMARD-BOIS



## Les religieuses Ed. de l'Atelier

### **Christiane HOURTICQ**

La Mission de France, les partenaires, les lecteurs de la Lettre aux Communautés connaissent bien Christiane Hourticq, des Soeurs Auxiliatrices. Elle a animé pour nous retraites, sessions ou confié ses notes pour des articles. Christiane Hourticq nous parle des religieuses de vie apostolique... A partir des responsabilités qu'elle a assumées au plan international, elle nous invite à découvrir la vie religieuse de par le monde. Elle nous fait aussi découvrir une tradition où l'expérience de Dieu n'est pas séparable d'une présence au monde faite de proximité et d'humble attention.

## Les racines de la liberté Ed. du Cerf

### Jean DEBRUYNNE

Prêtre de la Mission de France, Jean Debruynne exprime dans ce petit livre ses convictions sur la foi et le dialogue nécessaire aujourd'hui entre les retraités qui ont peur des jeunes et les jeunes qui n'attendent plus rien des autres.

Jean accepte tout le poids de son parcours, l'âge, les solidarités, les contretemps ; c'est dans ce contexte qu'il parle. Mais nous avons déjà vu de jeunes générations trouver leur propre expression grâce aux mots et aux paroles de Jean Debruynne. JEAN DEBRUYNNE

### Les racines de la liberté

Propos recueillis par DOMINIQUE BURSZTEJN

Paroles pour vivre

LES EDITIONS DU CERF PARIS 1995